

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 9.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

JEUDI, 2 MARS 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

On peut s'adresser soit à M. PAUL DUMAS, soit à la
CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion
Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

L'ADMINISTRATION.

L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE AUX COMMUNES

Comment doit-on juger l'éloquence ? à quel point de vue faut-il se placer pour apprécier un discours ? Nous ne voudrions pas donner à ces points d'interrogation la réponse qui se trouve dans tous les traités de rhétorique. Mais il paraît que ces régies, qui ont servi à juger l'éloquence de Cicéron, de Démosthène, de Bossuet et de Mirabeau, ne conviennent plus aux orateurs de nos jours. C'est au moins ce que semble croire le *Canadian Monthly*. Dans un article, assez bien fait du reste, cette revue se servait d'une règle tout à fait originale pour classer les orateurs de notre Chambre des Communes. Le discours de M. Blake, disait-elle, sur la question du Pacifique, contenait 32,000 mots, celui de Sir Charles Tupper 36,000, celui de Sir Richard 14,440, celui de Sir Hector Langevin 17,000 ; Sir John n'a pu en trouver que 6,840. D'après la revue de Toronto, plus un discours politique est long, plus il est beau, à l'inverse des sermons. La profondeur n'est rien ; la longueur et la superficie sont tout : ce qui permettrait de formuler un nouvel axiome à l'usage des députés : Si vous voulez être éloquent, soyez long ! Envisagée à ce point de vue, l'éloquence ne serait plus qu'une affaire de poumons, de longue haleine et d'excellente mémoire. La même revue se mêle ensuite de comparer nos orateurs à ceux des Communes anglaises. A l'en croire, Sir John est l'égal de ce qu'était Disraeli ; Sir Charles lui rappelle M. Gladstone ; M. Mackenzie, M. Forster ; M. Blake, Sir William Harcourt ; Sir Richard Cartwright, M. Ayrton. Cette comparaison est on ne peut plus flatteuse pour nos hommes publics, et si l'auteur de l'article a voulu leur tourner un agréable compliment, il lui aurait été difficile de mieux trouver. Nous espérons qu'il a fait coup double et que les hommes d'état anglais seront enchantés d'apprendre que le Canada possède leurs émules qui pourraient au besoin être leurs remplaçants.

Si cette comparaison, que nous aimons à croire juste, nous est agréable comme Canadien, dans l'acception générale du mot, elle enfonce un trait dans notre orgueil de Français, d'autant plus que peu des nôtres ont mérité d'être cités comme orateurs à longue portée, comme orateurs verbeux. C'est à peine si MM. Laurier et Royal obtiennent une maigre mention honorable. N'en voulons pas trop cependant au critique qui nous fait l'effet d'être très bienveillant — au moins pour les siens — il a décoché tant de compliments aux orateurs de sa nationalité, que lorsqu'il est arrivé aux Canadiens, il avait mis à sec toutes les formes de l'éloge. C'est l'épuisement qui l'a rendu injuste.

Certes ceux-ci n'ont peut-être pas les poumons voulus pour atteindre — nous allions dire les sommets — les hauteurs de l'éloquence ; mais il faut être bourré de préjugés pour fermer les yeux sur leur mérite, comme acteurs sur notre première scène parlementaire.

Sous les différents régimes, depuis cinquante ans, nos compatriotes ont toujours figuré aux premières places à la tribune, et leur renom d'éloquence ne le cède à celui d'aucune autre nationalité. Sans remonter au delà de la Confédération, nous trouvons dans les rangs des députés des excellents *debaters*, portant des noms français et tenant bravement leur place en dépit des difficultés que leur impose une langue étrangère. La parole vive, mouvementée, incorrecte tant qu'on voulait de Sir Georges, mais plus énergique encore ; la correction de langage de Sir A. A. Dorion, qui parle l'anglais comme s'il ne s'était servi que de cet idiome toute sa vie ; l'éloquence élevée de M. Chauveau, sa phrase élégante, faisaient l'admiration de tous pendant les premières sessions du parlement confédéré. Personne n'apportait dans les débats une science du droit constitutionnel plus profonde et une expérience plus consommée que M. Cauchon, tandis que MM. Laffamme et Fournier traitaient les questions de droit comme des hommes pour lesquels nos lois n'ont plus de secrets.

Ces hommes ont quitté notre chambre des Communes, mais leurs successeurs ont continué leur œuvre sans déchoir. Notre députation n'a rien à envier à celle des autres provinces. Sir Hector Langevin est plutôt un *debater* qu'un orateur. Grâce à ses talents, à sa longue expérience et à un travail opiniâtre, il s'est fait à toutes les exigences du régime parlementaire. Il excelle à exposer clairement les faits dans une cause, et à faire jaillir de leur ensemble tous les raisonnements qu'elle comporte. Jamais on ne le prend en défaut. Comme ministre, il semble avoir pris pour devise ces deux mots : Toujours prêt. Il est bien secondé à la tête de la section bas canadienne du ministère par MM. Mousseau et Caron. Le premier s'est formé dans un seul parlement. Arrivé en Chambre pendant que son parti était à gauche, il a profité de la plus grande latitude qu'offre l'opposition pour se rompre à la lutte. A la fin de son premier parlement, il était au premier rang, désigné comme futur ministre. Il s'est trouvé tout d'abord en présence d'un grand obstacle. Peu familier avec la langue anglaise, il a lutté, au commencement, avec de grands désavantages. Mais grâce à l'assurance que donne de vastes connaissances et au sang-froid que l'avocat acquiert au barreau, il s'est fait un nom dans notre monde politique. Peu de députés en Chambre manient la langue de Gladstone et de Disraeli avec plus d'aisance que M. Caron. Il a réalisé ce difficile problème de parler une langue étrangère avec autant de facilité que la sienne. Il n'ignore aucune des ressources de cet idiome, pas plus que l'art de s'en servir avec avantage.

Le nom de M. Laurier rappelle une foule de triomphes oratoires. Il est sans contredit, avec M. Chapleau, la plus haute personnification de l'éloquence canadienne française au point de vue de l'art, et il est un des plus correctes et les plus littéraires de nos orateurs. Lorsqu'il prend la parole, l'attention se concentre sur lui, et il remporte souvent ce rare succès d'interrompre la correspondance et les conversations de ses collègues, leur occupation ordinaire pendant les discussions. Il n'y a pas parmi les Anglais de députés qui entendent l'éloquence d'une façon aussi artistique que M. Laurier. On lui a reproché, ainsi qu'à M. Chapleau, ses incorrections. Hélas ! les incorrections, c'est la plaie, le fléau de l'improvisation. Il est bien facile pour le journaliste embusqué dans la tribune de critiquer telle ou telle phrase d'un orateur, mais essayez-en, messieurs les aristocrates, sous l'oreille d'un sténographe, relisez-vous ensuite, et vous resterez ébahis devant votre propre incorrection. On reproche aux meilleurs orateurs de la Chambre française de parler un langage qui ne se lirait pas. "Je sais bien, écrivait naguère un rédacteur du *Figaro*, qu'un député n'est pas tenu de savoir parler français. Oh en serions-nous si l'on exigeait quelque littérature de nos hommes politiques ! Les plus forts, ceux dont la puissance est indéniable, ont ce mépris de la rhétorique et de la syntaxe. Mais dans ce cas, lorsqu'on prononce des discours mal écrits, encore faut-il, pour être quelqu'un,

que ces discours aient une action grande et indiscutable sur la Chambre." Peut-on s'étonner, après cela, des incorrections de nos députés si en France même on ne peut s'y soustraire ? Est-il raisonnable d'être si sévère à leur égard.

S'il est vrai que M. Masson se retire de la vie politique, nous regretterons longtemps de ne plus entendre sa parole ardente, inspirée par un patriotisme sans alliage, sa façon large d'envisager et de traiter les questions d'intérêt public. Il était une des personnalités les plus en vue de la Chambre des Communes. M. Onimet est du bois dont on fait les *parliamentarians*. Il possède un sang-froid qui lui permet de rester toujours maître de sa parole et de défendre sa cause sans prêter le flanc à l'adversaire. Le sang-froid est une maîtrise qualité dans toutes espèces de luttes. Nous pourrions citer bien d'autres noms encore de députés qui figurent avec honneur dans les débats. M. Royal, qui sera de première force quand il le voudra ; MM. Coursol, Desjardins, Tassé et Houde, qui ont des succès certains à leur actif ; M. Fortin, qui n'a pas son égal dans les questions dont il s'est fait une spécialité ; MM. Girouard et Tellier, qui tiennent un rang distingué parmi nos légistes ; M. Landry, toujours en verve et qui connaît comme un avocat les moyens d'attaque et de défense ; MM. Geoffrion, Béchard, Cimon, Vallée, qui ont prouvé maintes et maintes fois qu'on peut être orateur sans parler à la brasse, comme dit le peuple. Nous passons des noms qui nous échappent, et d'excellents encore. Nous trouverons une prochaine occasion de leur rendre justice.

Nos orateurs ont doublement de mérite, car ils prennent la parole dans un milieu antipathique à leur tempérament, comprimant l'essor de leur pensée, gênés comme des oiseaux appelés à planer dans l'air auxquels on aurait coupé les ailes. Comment voulez-vous que l'éloquence de la race latine, toute de feu, de mouvement et de fougue, pleine de passion, se développe dans une atmosphère anglo-saxonne, lourde de glace ! L'orateur canadien ne parle jamais sans se préoccuper de son auditoire : il vise à établir un courant entre lui et ses auditeurs, s'échauffant de l'émotion qu'il produit, y puisant de nouvelles forces, ou s'il a devant lui une masse hostile, s'animant de son opposition et brillant du désir de la vaincre, de triompher de son hostilité. Dans la Chambre des Communes, rien de toute cette passion ; un milieu indifférent et froid comme les murs qui l'entourent, un demi-silence coupé de temps à autre d'un sec *hear ! hear !* et voilà toute la scène, sans compter que si vous n'êtes pas aux premiers rangs, vous avez devant vous des auditeurs qui vous tournent le dos.

Un député aux Communes, qui ne s'adresse jamais à la Chambre sans provoquer une attention plus qu'ordinaire, nous disait, il y a quelques jours, que c'était avec la plus grande répugnance qu'il prenait part à la discussion. Il s'y trouve dépaycé, comme hors de son élément. Il aime que sa parole lui revienne par une action réflexe comme la balle lancée contre un mur. Bien qu'il soit rompu à toutes les difficultés de la parole, brisé à la discussion, il ne peut jamais vaincre son malaise. Vive l'auditoire populaire, ajoutait-il, qui vous suit de yeux et de l'attention, que vous voyez vous devenir de plus en plus sympathique ou qui même, s'il ne vous goûte pas, au moins vous écoute ! L'impression éprouvée par ce député est l'impression du plus grand nombre.

Et la langue anglaise qu'il faut parler le plus souvent, de combien de difficultés n'embarrasse-t-elle pas les nôtres. On a beau la posséder passablement, comme elle n'est pas entièrement conquise, ni soumise, elle se montre souvent rebelle, et souvent lorsque vous avez l'idée, la traitresse vous refuse les mots pour l'exprimer dans toute sa force. Non, la Chambre des Communes n'est pas le terrain propre à l'éloquence française. Elle n'offre à proprement parler de champ aux orateurs soit anglais soit français, mais seulement aux *debaters*. C'est à la Chambre, trop dédaignée de Québec, qu'elle doit trouver un refuge. Là, au moins, tout se trouve en harmonie avec le génie de notre langue, avec le tempérament particulier de notre race. C'est là que l'éloquence française avec ses élans, sa passion, doit s'épanouir, non pas en longueur, mais en hauteur.

A.-D. DECELLES.

LETTRES AMÉRICAINES

WINDSOR, lundi 30 janvier 1882.

Après nous être procuré nos billets de chemin de fer pour notre voyage du Canada à la Floride—série de coupons imprimés sur deux ribambelles de papier, longue de trois ou quatre pieds et destinées à étonner, sur notre route, aussi bien les conducteurs de convois que les garçons d'hôtel—nous allons dîner chez M. Girardot, avec qui nos lecteurs ont déjà lié connaissance.

Notre hôte demeure à Sandwich, à plus de deux milles de Windsor. Pour faire honneur à sa table, justement renommée à plusieurs lieues à la ronde, nous nous rendons à pied chez lui afin de développer notre appétit par trois quarts d'heure de marche, à l'air piquant d'une belle matinée comme nous en avons eu en octobre dans la province de Québec. Arrivés à destination, nous frappons à la porte d'une villa blanche et coquette, avec ses persiennes vertes et son air d'heureuse bonhomie.

—Entrez, entrez, messieurs, et soyez les très bien venus, nous dit un homme de soixante ans, mais vert comme un pied de vigne en juin, courtaud, trapu, et dont la figure s'épanouit dans un large et bon sourire. Permettez-moi de vous présenter à ma femme et à ma fille, Mme Péquigneau. Maintenant, voici le cousin Tournier et le cousin Hyppolite Girardot, ainsi que mon fils Ernest.

Nous saluons, l'on nous salue, et le père Girardot s'écrie :

—Messieurs, je crois que l'air vif que vous venez de respirer nécessite un petit verre d'eau-de-vie. Vous êtes en transpiration, et quelques gouttes de cordial vous empêcheront de vous enrhummer. Sans compter que cela donne du ton à l'estomac avant de dîner.

—Oh ! pour ce qui est du ton, M. Girardot, nous en avons un fameux et d'un diapason joliment élevé !

—Oui, eh bien, tant mieux ! tant mieux ! Et, puisqu'il en est ainsi, mettons-nous à table, car vous êtes justement arrivés à point. Messieurs, veuillez vous placer ici.

Et l'instant d'après, nous trempions hardiment nos cuillères dans la bonne soupe aux légumes dont la vapeur chaude et parfumée nous chatouillait agréablement les papilles nasales. Puis vint un friandeau de poulet relevé d'une pointe d'ail qui alla jeter l'éveil jusque dans les cavités les plus intimes de nos estomacs déjà bien dégourdis.

—Maintenant, messieurs, dit notre hôte en saisissant au vol une bouteille qui se dressait en face de lui—chacun des convives, du reste, avait la sienne—vous allez me faire l'honneur de boire avec moi de ce vin de ma confection. Peut-être lui trouverez-vous quelque qualité.

Il remplit de la saine liqueur vermeille nos verres que nous portâmes à nos lèvres. Après une seconde de recueillement :

—Oh mais ! oh mais ! c'est qu'il est bon, ce vin ! nous écriâmes-nous.

—N'est-ce pas ? dit le père Girardot, en faisant claque sa langue avec satisfaction, tandis que son excellente figure s'illuminait de ce franc rire de l'honnête homme qui jouit des bonnes choses de la vie, après une carrière tissée de dévouement et de devoirs noblement accomplis. Hum ! messieurs, vous en buvez souvent, je crois, qui n'a pas le bouquet de celui-ci !

Eh ! sur notre âme, il disait vrai !

L'un de nous s'étant avisé de lui demander de l'eau pour couper son vin, selon son habitude :

—Eh ! comment donc, monsieur ! fit le digne homme en remplissant de vin le verre jusqu'au bord ; dans ce pays de la vigne, est-ce qu'on boit de l'eau ! A votre santé, monsieur.

Et lui-même but à verre pleurant.

—Vous manufacturez ce vin vous-même ?

—Oui, monsieur.

—Depuis combien de temps ?

—En 1872, le cousin Tournier—qui est aujourd'hui le grand vigneron du comté d'Essex—et moi, nous plantions chacun six cent cinquante pieds de vigne *Concord*. A la troisième végétation, nous récoltions suffisamment de raisin pour faire du vin. Aujourd'hui, avec chacun notre arpent de vignes—que nous ne céderions pas pour \$1,500—nous obtenons mille gallons de vin par an. Mon fils Ernest a maintenant à lui seul de quatre à cinq arpents, trois mille pieds, qui vont bientôt donner les meilleurs résultats. Depuis nos premières tentatives et en présence de nos succès, la culture de la vigne s'est propagée d'une manière étonnante aux environs de Sandwich et de Windsor, dont le sol se prête merveilleusement à la venue du raisin, surtout dans le voisinage de la rivière. Nous avons aujourd'hui, dans le comté, cent arpents plantés en vignes ; cette culture va se doubler et se tripler, dans un avenir très rapproché, et deviendra une source de revenus considérables pour la contrée. Maintenant, laissez-moi vous faire goûter de ce petit vin blanc.

Et, dans un autre verre, il laissa tomber, d'une main généreuse, un liquide couleur de topaze, réjouissant le regard, un rayon de soleil liquéfié qui nous chatouilla

le palais avec ces titillations exquises qui font la volupté des fines bouches au contact d'un cru de bon aloi.

—Hein ! celui-ci, qu'en dites-vous ? fit notre hôte en remettant pieusement son verre sur la table, tandis qu'il nous interrogeait de ses petits yeux pétillant d'une joie satisfaite.

—Oh ! sapristi ! il est de deux ou trois tons plus élevé que l'autre sur la gamme de la dégustation !

—Attendez un peu que vous ayez goûté de mon champagne ! s'exclama le cousin Tournier en se précipitant vers la cave, d'où il reparut, l'instant d'après, tenant triomphalement une bouteille de chaque main.

Les deux bouchons sautent au plafond, et, au milieu de la conversation devenue générale, nous savourons le champagne Tournier, certes de beaucoup préférable à une foule de liqueurs fermentées et frelatées que nous buvons partout en Amérique sous le prétexte fallacieux de vins mousseux de France.

Et puis, ce généreux jus de la treille nous déliant de plus en plus la langue, nous en vinmes à parler de la France, de sa gloire, de ses malheurs et *quibusdam rebus aliis*. Tant qu'enfin, le soir venu, il nous fallut nous séparer de ces braves gens.

Le père Girardot tint absolument à nous ramener lui-même avec sa voiture qu'il conduisit, tout guilleret et grand train jusqu'à Windsor, d'où nous ne nous séparâmes qu'à regret de cet excellent homme.

Sur les 10 heures du soir nous quittions Windsor et nous nous rendions à la gare du *Michigan Central*, en traversant Détroit, dont les rues sont brillamment éclairées, de-ci et de-là, à la magique lumière électrique. Nous primes le char-dortoir où nous ne devions guère dormir ; une première nuit en chemin de fer nous tenant toujours éveillés.

31 janvier.

A 7 heures du matin, nous étions à Buffalo, où nous descendons pour prendre le train qui nous doit mener à Niagara. Nous sommes dans les quartiers manufacturiers. Partout des usines et des maisons en brique d'un rouge terni par la fumée du charbon de terre. Un ciel gris assombrit encore la physionomie de cette partie de la ville. Après avoir flâné et bâillé maintes fois pendant deux heures aux abords de la gare, nous partons pour Niagara, où nous arrivons sur les 10 heures. Laisant nos effets à la garde d'un commis de la station, nous sommes assaillis, au sortir de la gare, par un essaim de cochers tous plus verbeux, pressants, assommants les uns que les autres. C'est avec peine que nous parvenons à nous frayer un chemin au travers de cette armée de solliciteurs acharnés à notre personne. Après avoir rebuffé le plus grand nombre, nous parvenons à un hôtel où nous commandons à déjeuner, poursuivis par un cocher qui, plus déterminé et moins susceptible que ses confrères, nous a relancés jusque là. Nous ayant d'abord demandé trois dollars pour nous conduire aux chutes, il finit par accepter avec empressement une piastre que nous lui offrons.

Comme nous sommes en train de nous laver les mains, un grand irlandais, moustache jusqu'aux oreilles, se précipite dans nos bras, qui ne s'ouvrent point pour le recevoir, la figure rayonnante comme s'il retrouvait de vieux amis. Surpris, choqué d'un pareil sans-gêne de la part d'un inconnu, l'un de nous qui croit avoir à faire à un filou en veine d'exploitation, le regarde du haut de toute sa dignité et lui dit avec une sévérité qui déconcerte tout à fait notre homme :

—Who are you ?

—Je suis le propriétaire de l'établissement, répond l'hôtelier tout penaud.

—Voyez donc à ce que notre déjeuner soit prêt au plus tôt.

—Certainement, certainement, *gentlemen*, repart l'hôte qui disparaît comme par enchantement dans la boîte d'un escalier obscur.

Pendant que nous déjeunons—assez mal du reste—il se trouve que l'hôtelier est catholique. Il a reconnu l'abbé et se fait de plus en plus aimable.

A 11 heures, nous montons en voiture et nous arrivons, en quelques minutes, au nouveau pont suspendu à l'entrée duquel on nous fait payer un dollar et demi pour prix du passage. C'est là d'où nous avons le premier aspect de la chute. Mais notre curiosité est beaucoup distraite par la sensation pénible que nous éprouvons de nous voir sur ce pont de 1,800 pieds de longueur et tendu, tout d'un trait, à 198 pieds au-dessus d'un abîme qui n'a pas moins, lui-même, de 200 pieds de profondeur de la surface au fond de la rivière. Plus nous nous arrêtons à y penser et plus nous devenons silencieux. Le cocher, s'ingérant tout à coup de lancer ses chevaux au trot au beau milieu du pont, nous poussons tous une exclamation qui n'en fait qu'une seule :

—Par Dieu ! au pas !

Enfin, nous touchons la rive canadienne et nous exhalons un énorme soupir de satisfaction en nous sentant rouler solidement sur le prosaïque mais plus sûr pavé des vaches.

De prime-abord, celui qui aperçoit les chutes éprouve une déception. La grande largeur de la rivière fait que l'on ne se rend pas bien compte de la hauteur de la cataracte et de l'énorme masse d'eau qui y croule dans un gouffre de cent cinquante pieds. Mais, une fois que

l'on est descendu au-dessous de ce qui reste du *table rock*, l'impression change et l'on reste stupéfié de l'imposante majesté de la cataracte la plus justement célèbre du monde entier.

A cette saison de l'année, le Niagara nous apparaît tout frimassé comme la tête du dieu de l'hiver. A part le torrent, qui bondit et s'effondre avec des rugissements de foudre, tout autour de lui n'est que neige et glace. Dans le voisinage, les arbres qui couronnent *l'île à la chèvre* et bordent les deux falaises, tantôt coupées à pic et tantôt surplombant la rivière, sont couverts de verglas et de frimas formés par la pluie qui monte constamment des profondeurs ; tandis qu'aux abords immédiats de la chute, les parois du roc sont revêtues d'une immense couche de glace jaunâtre qui affecte les formes les plus fantaisistes. Stalactites, immenses stalagmites, colonnades gigantesques d'un temple merveilleux, statues étranges, composant des groupes bizarres et qu'on croirait venues directement du temple de Juggernaut, ce monument, d'une architecture indescriptible, nous apparaît à travers une buée qui jette un demi-jour mystérieux sur le fantastique édifice.

Rendus à la tour d'observation du *table rock*, le propriétaire de la maison d'en face nous invite poliment à entrer chez lui pour contempler les chutes du haut de la terrasse qui règne sur la maison, en ajoutant que cela ne nous coûtera rien que la peine d'y monter. Séduits par une aussi gracieuse invitation, nous nous empressons d'entrer dans cette demeure hospitalière. Nous n'en étions pas sortis !

Après avoir grimpé quatre étages, nous émergeons du toit où nous pouvons rester à peine une minute, tellement la pluie qui monte d'en bas est épaisse. A peine descendus, nous sommes assaillis par le perfide propriétaire qui nous pousse malgré nous dans un musée rempli de photographies et de curiosités de toute espèce. Le monsieur poli, sa dame non moins prévenante, leurs filles plus engageantes encore, nous présentent, qui des vues de la chute, qui des bibelots de tout genre dûs à l'imagination industrielle des naturels de l'endroit. De guerre lasse, nous allions acheter quelque objet, dans le but de négocier le traité de paix le plus avantageux possible, lorsque notre homme a la malencontreuse idée de nous proposer de faire notre portrait avec vue générale des chutes.

—A quel prix ? lui demandons-nous !

—Seulement douze piastres la douzaine, répond-il avec son plus beau sourire ; ou bien encore sept dollars pour six copies et cinq piastres pour trois.

—C'est un peu cher ! disons-nous sèchement.

Et nous profitons du froid que notre bref refus jette sur le déluge des offres de cette intéressante famille, pour sortir de cette caverne d'exploiteurs enragés.

Mais cette tactique savante ne nous amène que jusqu'au vestibule où notre hôte—que nous voulions à toutes les divinités infernales qui habitent les antres du Niagara—se précipite, toujours souriant, entre nous et la porte de sortie.

—Au moins, s'écrie-t-il, vous ne sauriez partir sans descendre au pied de la chute par la tour d'observation ! Ça ne coûte rien.

—Mais, nous serons mouillés !

—Nous vous prêterons des vêtements imperméables.

—Sortons-nous hors de la tour !

—Oui.

—Alors, nous glissons sur la glace et courons risque de tomber dans la chute !

—Nous avons des souliers de caoutchouc et des crampons de fer.

Nous nous regardons, à bout d'arguments. L'industriel profite de ce moment d'hésitation pour nous entraîner dans une soupenne où de larges sacs et des pantalons de toile huilée sont accrochés aux murs. Le guide nous fait entrer dans le pantalon, si raide qu'il tient debout par lui seul ; nous revêtons le pardessus, nous nous coiffons d'un bonnet informe et partons d'un grand éclat de rire en nous apercevant dans ce burlesque accoutrement. Ainsi fagottés, nous avons l'air de deux Esquimaux.

Gravement, la démarche singulièrement gênée par le pantalon goudronné qui se plie à peine aux mouvements des jambes et nous bat sur les talons, nous traversons la rue sous l'averse et descendons, avec la raideur de deux automates, les cent vingt marches de la tour. Nous en sortons en nous glissant avec mille et une précautions sur la pente rapide et glacée qui nous sépare de la falaise blindée de glace du sommet à la base. Mais une fois ici, nous sommes amplement récompensés de nos efforts et de la crainte que nous avions éprouvée de rouler dans le gouffre.

Quel spectacle grandiose nous offre la cataracte aperçue de bas en haut ! Vingt pieds à peine nous séparent de cette gigantesque trombe qui précipite l'énorme épaisseur de ses flots dans des antres insondables et dont le ciel n'a jamais vu le fond. Sous nos pieds, le sol tremble au fracas de la masse de quatre des principales mers intérieures de l'Amérique du Nord qui s'engouffrent, là, dans un espace de moins de mille pas. Eclatant comme le pétilllement de la fusillade sur le grondement sourd du canon entendu à distance, des crépitements secs se détachent, en pizzicato, de l'en-



SAINT-ISIDORE, PATRON DES LABOUREURS

semble de la symphonie monstrueuse hurlée par les millions de voix de l'abîme en délire. Ces bruits stridents sont causés par des blocs de glace qui, balayés par cette tourmente des eaux, vont se brayer sur les rochers dont les robustes épaules reçoivent sans broncher, au pied de la cataracte, le poids épouvantable du fleuve-géant précipité dans un incommensurable effondrement.

Nous avons peine à nous arracher à la contemplation de ce spectacle, lorsque, levant la tête pour examiner les colonnes de glace qui s'élancent de la base à la cime de la falaise, nous remarquâmes la saillie formée par cette partie de la *table rock* qui existe encore et projette son lourd entablement par-dessus nos têtes. Le sol qui frémit sous nos pieds, la pensée que si ce qui reste encore de ce bloc de rocher allait profiter de cet instant pour se détacher de la terre ferme, nous donne subitement la chair de poule, et nous remontons l'escalier en colimaçon avec toute la précipitation que nous permet une aussi raide ascension.

De retour à la maison du gardien, nous entendons celui-ci, toujours empressé, nous proposer de nous photographier dans notre costume d'occasion.

—Jamais ! nous écrivions-nous, avec un geste de dédain ; nous sommes par trop ridicules dans ce déguisement.

La figure de notre hôte s'est singulièrement rembrunie, et il nous dit :

—Vous savez que c'est une piastra et demie pour chacun de vous.

Nous nous hâtons de nous exécuter et de sortir de la demeure de ces trop aimables gens.

Revenus au *Park House*, notre Irlandais nous inonde d'un déluge—presque aussi épais que celui du Niagara—d'informations de toute espèce au sujet de l'endroit. Nous n'avons rien de mieux à faire que de l'écouter en attendant le train que nous prenons à 2 heures.

De 2 heures à 5, nous traversons différents villages, entre autres ceux d'Albion et de Charlotte, tous coquettement bâtis de blanches maisonnettes et entourés de terres qui sont de la plus grande fertilité. Nous sommes en plein pays iroquois. Les temps ont un peu changé depuis deux siècles, et s'il était donné à quelque chef Agnier ou Tsonnontouan de sortir un instant du tombeau pour voir passer notre convoi à toute vapeur dans cette plaine, depuis longtemps ouverte à la civilisation, l'épouvante le ferait bientôt rentrer sous terre.

À 5 heures, le train s'arrête à la ville manufacturière de Rochester, où l'on a quinze minutes pour prendre le souper. Nous cherchions la salle à dîner, quand on nous conduisit au buffet de la gare, encombré de populaire.

Nous nous frayons assez difficilement passage entre les rangs pressés d'une bande d'affamés qui nous montrent des mâchoires menaçantes, et nous parvenons à nous installer en face d'un comptoir sale à tenir en échec un appétit ordinaire et encombré des victuailles les plus suspectes. Nous hésitons à engager la bataille avec nos habitudes révoltées. Mais la faim qui nous éperonne, jointe à la perspective de n'avoir rien à mettre sous la dent jusqu'au lendemain, nous contraignent à vaincre notre répugnance ; et nous attaquons un *sandwich* au jambon qu'il nous faut avaler en deux temps, pour éviter de constater le goût par trop prononcé qu'il peut avoir. Pour achever d'enfoncer l'ennemi, nous inondons son arrière-garde de deux verres de bière avalés coup sur coup.

C'est ici l'occasion de constater que l'on est généralement bien mieux et plus proprement servi aux stations de nos voies ferrées, où l'on donne à dîner et à goûter que sur tous les chemins de fer américains que nous avons parcourus.

Le train se remet en marche et atteint Canandaigua à la nuit tombante.

Après avoir fumé un cigare, en arpentant la plateforme de la gare pour nous délasser un peu, nous repartons pour commencer un ennuyeux trajet de nuit qui ne prendra fin que demain matin à Washington.

Successivement défilent Stanley, Penn, Watkins, Havana, Elmira, bourgs et villes entrevus confusément à travers la nuit et piqués de points brillants qui sont autant de lumières éclairant les rues ou s'échappant des habitations. À 10 heures, le garçon dresse nos lits où, brisés par la fatigue de vingt-quatre heures de voyage, nous ne tardons pas à nous endormir d'un sommeil troublé pourtant par les soubresauts du convoi qui va d'un train d'enfer. De temps en temps, un autre train, allant en sens inverse, passe à côté de nôtre avec la rapidité de la foudre. Comme un éclair scintillent les lanternes des wagons, tandis que le sifflet et la cloche de la locomotive jettent un sinistre hurlement dans la nuit. Si nous allions rencontrer un convoi courant comme nous avec cette vitesse affolée, quelle maraude ! Veuille le ciel nous en préserver !

L'Abbé CASGRAIN—J. MARMETTE.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

31 Mars.

MA CHÈRE AMÉLIE,

Je venais de terminer le plaidoyer que je t'ai soumis dans ma dernière lettre, quand une aventure assez curieuse est venue me distraire de mes études sur le mérite des vieilles filles. C'est certainement l'incident le plus saillant de notre carnaval, et je vais te le raconter en toute humilité, te priant de croire à la parfaite exactitude des moindres détails.

Tout était tranquille au foyer. Maman venait de terminer sa lecture journalière et se livrait à une pieuse méditation ; les domestiques causaient tout bas au coin du feu, et ta folle Marguerite subissait comme toujours l'influence agréable de cette heure poétique, laissait son esprit voltiger à loisir dans le domaine de la rêverie. Tout à coup, un bruit de grelots retentissants se fait entendre, et une belle voiture, traînée par un coursier fringant, s'arrête à la porte de la... cuisine. Un jeune homme en descend, frappe d'une main discrète et pénètre sans tarder dans l'asile des chaudrons et des casseroles. La vieille bonne de se dire en voyant la belle mine de l'individu : "Voilà un homme d'affaires ou un visiteur étranger aux êtres de la maison, puisqu'au lieu de sonner à la porte d'entrée, il se dirige immédiatement de notre côté."

Mais déjà l'inconnu salue les servantes, se débarrasse de son capot de fourrures, et, sans cérémonie, va s'asseoir près du feu. Mal éclairé par la pâle lumière de la lampe, il était assez difficile de savoir à quelle classe il appartenait. Son costume paraissait irréprochable, et n'eût été sa grosse chaîne de montre lourdement chargée de breloques, on aurait pu le prendre pour un *gentleman*. Les domestiques ne virent sans doute que l'habit noir, les bottes luisantes et la belle cravate blanche, car elles se dirent : "C'est un monsieur... pourtant..."

Personne n'ose entamer la conversation et rompre un silence qui devient de plus en plus pénible. Le personnage en question ne paraît pas disposé à expliquer lui-même le but de sa visite, et il se contente de tordre en tous sens les longs poils de sa noire moustache. Enfin, la plus courageuse des servantes hasarde une question et demande au monsieur s'il a affaire à quelqu'un.

—Ce ne sont pas les affaires qui m'amènent, répond-il d'un air passablement embarrassé.

Puis tout se tait de nouveau, excepté le poêle qui pétille joyeusement et le rôti qui mijote dans le fourneau. —Connaissez-vous quelqu'un ici ? reprend la plus âgée des servantes après un quart d'heure de réflexion.

—Pas précisément, fait le monsieur à la cravate blanche.

Et le silence est de nouveau rétabli.

Dans l'appartement voisin, où la famille se trouvait en ce moment réunie, l'arrivée de l'étranger, ses manières d'agir ou plutôt de ne pas agir, sont signalées déjà depuis quelque temps, et cent questions badines et curieuses se croisent sans être satisfaites. Mais notre domestique, après avoir dételé le cheval de l'inconnu, s'en était allé faire une chasse aux informations, et il revint bientôt nous donner l'explication du mystère.

Le visiteur silencieux n'était ni plus ni moins que M. Michel Laconfiance, jeune homme demeurant dans la paroisse voisine et possédant, avec une belle terre, des espérances plus riches encore. Sans expérience dans l'art agricole, il venait cultiver la *marginette des champs*, ignorant que, de tout temps, elle en fut l'ennemie déclarée, et désirait, ce soir-là, me présenter ses hommages. Croyant trouver chez nous, comme chez les habitants, maîtres et serviteurs dans la même salle, il comptait bien pouvoir se passer d'introduction et être admis de suite au milieu de la famille. Imagine son étonnement, sa stupeur, son embarras inextricable quand il se vit à la cuisine sans autre compagnie que les servantes et sans le moindre prétexte plausible pour pénétrer jusqu'à nous. Ses regards en disaient plus que ses paroles, et il les avait constamment tournés vers la salle où nous étions, espérant sans doute que, touché de ses appels aussi éloquents que silencieux, nous nous déciderions à le tirer d'embarras et à venir lui tenir compagnie. Mais, ignorant même jusqu'à ce jour l'existence de ce singulier personnage et mise au fait de ses aimables intentions à mon égard, tu peux croire que j'aurais été la dernière à faire un pas vers lui. Personne, du reste, n'eût plus de courage que moi, et, après avoir posé pour le point d'interrogation jusqu'à dix heures sonnant et avoir refusé de partager le souper des domestiques, servi pourtant en son honneur sur une belle nappe blanche, le pauvre infortuné s'en retourna sain et *sot*, le cœur vide d'illusions et les poches pleines de pastilles de *peppermint* dont il avait eu le soin de se munir pour la circonstance. Car apprends, si tu l'ignores, que parmi une certaine classe de gens, nul prétendant, tant soit peu gentil, ne voudrait hasarder une déclaration toujours difficile sans avoir une bonne cargaison de ces cadeaux distingués.

Encore un qui ne reviendra pas ; décidément, je ne puis compter sur la constance de mes admirateurs.

Cependant, ma chère Amélie, il ne faudrait pas rire

de ce pauvre campagnard, car je serais obligé de te raconter une autre aventure du même genre et dont un québécois fut le héros. C'était un vrai monsieur, celui-là, un marchand fortuné. Se trouvant, par affaire, dans la paroisse, il alla se présenter un soir chez un riche architecte pour y passer la nuit. Un farceur lui avait recommandé la maison comme une hôtellerie très convenable.

À son arrivée, il rencontre des ouvriers qu'il prend pour des valets, leur confie son cheval, leur ordonne de le bien soigner et entre commander son souper du ton le plus impératif. Le maître étant absent, sa femme ne sait trop comment recevoir un homme aussi peu cérémonieux ; mais, hospitalière comme toutes les Canadiennes, elle lui fait préparer un excellent repas et lui souhaite bon appétit. Ce souhait était certainement superflu, car l'hôte mangea comme un ogre et son souper fini, il alla s'étendre sur un sofa, au grand ébahissement des gens de la maison, qui se demandaient s'il avait perdu la carte.

L'hôtelier arrive enfin et apprenant ce qui s'est passé, s'empresse d'aller voir son pensionnaire qui était en train d'allumer un second cigare. Après le salut d'usage, le bon architecte veut prendre quelques informations qu'il se croit le droit de demander. Mais le monsieur n'aimait pas à converser avec les hôteliers et son interlocuteur n'en put tirer que des réponses trop vagues pour les besoins de la circonstance.

À la fin de la veillée, l'étranger donna de nouveaux ordres : "demain, du bifteck pour le déjeuner, que je prendrai à six heures précises. À sept heures sonnant, que mon cheval soit prêt pour le départ."

Le maître de la maison sent sa patience lui échapper, mais il n'a pas encore le courage de mettre son homme à la porte. Il le conduit poliment à sa chambre et veille à ce que le programme donné soit suivi à la lettre.

Le lendemain, après avoir fait honneur au bifteck, le bon québécois s'approcha de son hôtelier, et là main au gousset :

—Combien vous dois-je ? dit-il.

—Comment, fit l'autre, étouffant de colère. Vous ne nous avez pas suffisamment insultés, moi et tous les gens de ma maison ; il faut encore m'injurier au moment du départ !

C'est le gros marchand qui fut surpris à son tour.

—Je ne suis donc pas dans une pension ; mais on m'a joué là un tour infâme ! s'écrie-t-il tout confus, et malheureusement je n'en ai pas été la seule victime.

Bref, les explications données et reçues de bonne grâce, pensionnaire et hôtelier se séparèrent ; l'architecte se disant que le citoyen avait peut-être négligé quand même les règles de la politesse.

Mais tu me diras qu'il ne vaut pas mon Michel Laconfiance.—Soit, car il n'a pas, comme lui, le mérite d'avoir souffert ; il s'est contenté de faire souffrir les autres.

Quant à Michel, mon indifférence à son égard éveillerait peut-être en moi quelques remords, si le travail n'était là, avec ses distractions, pour éloigner la triste image de celui

"Qui a passé comme un nuage."

Ainsi, pendant que maman, justement surnommée "our own artist," manie le pinceau à l'intention de ses enfants, je cultive l'art plus humble du raccommodage ou bien je me livre, avec joie, aux sérieuses fonctions du *professorat*. Je dis : avec joie, car mon élève fait honneur à sa maîtresse et, comme catéchiste, j'ai particulièrement à me louer de son intelligence.

En veux-tu une preuve, chère amie ? Interrogée, hier, sur le Saint-Esprit, elle me répondit sans hésiter : c'est une colombe ; puis, après une pause, elle ajouta : à la Pentecôte, *mamzelle*, la troisième personne de la Sainte Trinité est descendue sur la tête des apôtres sous la forme d'un serpent.

Ses théories sur les sacrements sont admirables : elle prétend que dans la communion on reçoit la sacristie ! et la nôtre qui a deux étages !

Je n'en finirai pas si je voulais te donner toutes les réponses ineffables de ma protégée. Il est bien mieux de finir, de te dire à bientôt et de me souscrire

Ta meilleure amie,

MARGUERITE DESCHAMPS.

(A suivre)

ECHOS DE LA CAPITALE

Les députés paraissent s'être mis à l'œuvre pour de bon dès les premiers jours du carême. Vendredi dernier, M. Tilley a fait son exposé financier, et M. Cartwright lui a répondu ; c'est sur le budget que s'engage ordinairement la grande bataille de la session.

Le bill de M. Girouard autorisant le mariage entre beaux-frères et belles-sœurs a été voté par la Chambre à une immense majorité. Il a encore à passer par le Sénat qui l'a déjà rejeté.

M. Charlton va présenter un bill concernant la séduction et l'adultère. Nous croyons savoir que ce bill aura pour but de punir le dernier de ces crimes dans le cas où un homme marié serait arrivé à tromper une jeune fille en lui promettant de l'épouser.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 22 février 1882.

Lorsque ces lignes paraîtront sous les yeux du lecteur, le carnaval aura rendu l'âme, non sans faire une grimace au carême qui le suit.

Adieu donc les fêtes et les bals, la musique tapageuse, les valses sans fin, les quadrilles échevelés et les soupers joyeux.

Ces pauvres masques, seront-ils assez dégrisés et penauds lorsque, rentrés chacun chez soi, ils se regarderont dans la glace et se verront tout fripés et aussi dévastés que leur porte-monnaie, lorsqu'ils se frotteront les yeux pour savoir s'ils sont bien éveillés et que tant d'heures folles n'auront laissé dans leur vie qu'un triste et inutile souvenir.

La vie est un théâtre, a dit Shakespeare, et moi j'ajoute que c'est aussi un bal masqué et je le prouve :

Est-ce que nous ne voyons pas une foule de gens se donner pour ce qu'ils ne sont pas, déguiser leur platitude sous un faux titre, ou leur misère sous des airs de Crésus ? Tel ne parlera que pour mieux cacher ce qu'il pense et tel autre donnera à son visage un masque hypocrite qui trompera bien plus sûrement qu'un faux nez. Et si je voulais parler des femmes qui se peignent le visage et portent de faux cheveux Ma galanterie pour les dames m'empêche de divulguer tous leurs déguisements. J'aime mieux rire des travestissements de nos hommes politiques, ils sont bien plus amusants !

Blaine, dont s'occupe tant le *Courrier des Etats-Unis*, Blaine, l'homme d'état éminent que vous connaissez, ne vous fait-il pas l'effet d'un capitaine Fracasse ? En voilà un masque ! Et sa fameuse compagnie de guanos péruviens : quels polichinelles !

Quant à M. Shepherd et M. Hurlbut, dont il est tant question depuis quelque temps, ne vous semble-t-il pas que ce sont d'excellents pierrots.

Colombine et Arlequin nous apparaissent sous les traits de la Patti et du beau Nicolini, lesquels reviennent à New-York pour nous consoler des rigueurs du carême. Toujours des masques, des masques partout.

* *

Il est fortement question d'établir à New-York l'Hôtel de la monnaie, qui n'est pas à sa place à Philadelphie.

C'est à New-York que l'argent se dépense le plus follement et que l'on joue à la hausse et à la baisse avec le plus de frénésie, c'est donc là que l'on doit frapper la monnaie. Les philadelpiens feront la grimace, c'est dans leur droit. Ils ont assez de mines de charbon pour se consoler.

Puisque nous parlons de changements dans les édifices publics, n'oublions pas celui qui se manifeste en ce moment dans les mœurs anglaises et qui menace de s'acclimater en Amérique.

Il paraît que les dames du grand monde sont lasses de porter le deuil sévère que les convenances leur imposent. Il n'y aurait que les veuves qui continueraient de se couvrir de ces voiles si tristes et de ces longs plis flottants si noirs. Quand aux autres membres de la famille, dames ou demoiselles, un simple nœud de crêpe au bras gauche suffirait à indiquer qu'elles sont en deuil.

Comme on le voit, c'est bien plus simple et moins coûteux. Reste à savoir si ce nœud de crêpe ne paraîtra pas étrange lorsqu'il se détachera le soir aux lumières sur le bras d'une belle en toilette de bal.

Puisque nous en sommes sur la toilette, je veux y consacrer quelques lignes pour être agréable aux charmantes lectrices de ce journal.

Selon toutes probabilités, l'année présente réjouira le cœur de toutes les élégantes, mais fera le désespoir des maris. On annonce de merveilleux tissus et des coupes de jupes d'une originalité exquise.

Les plis longs, l'opposition harmonieuse de plusieurs nuances dans l'ajustement du costume, seront de nouveau à la mode.

Les étoffes moirées de nos aïeules, les draps d'argent, les mousselines pailletées d'or ont déjà fait leur apparition.

On remarque en outre une abondance de perles inusitées sur toutes les parties essentielles de la robe.

La passementerie, les cordes de soie, en forme de brandebourgs sur le devant du corsage menace d'envahir, non-seulement les manteaux de printemps, mais aussi les robes de chambre.

A propos de ce dernier ornement, un tailleur pour dames de New-York vient d'inventer une robe nouvelle qui mérite une mention honorable.

C'est la robe *fire escape*, dont le besoin, du reste, se faisait généralement sentir.

Ce précieux vêtement, très élégant dans sa forme, possède une qualité capitale, un privilège unique : celle qui le portera pourra passer à travers la flamme et se sauver dans la plupart des incendies.

Ah ! si l'on avait connu cela avant la catastrophe de Vienne, que de victimes seraient au nombre des vivants aujourd'hui !

Voici, du reste, le détail explicatif de la robe *fire*

escape. Il s'agit simplement d'utiliser sur le devant du corsage, sur les basques et la jupe une longueur de trente verges environ, de cordes de soie ; le tout distribué artistiquement en arabesques, en dessin gracieux et en brandebourgs, sans coupure bien entendu. La dame, pourvue de cette robe magique n'aura, en cas d'incendie, qu'à découper cette corde, en attacher une extrémité à la fenêtre ou au balcon du bâtiment menacé par le feu, et se laisser glisser, par ce moyen, jusqu'au sol. On peut utiliser cette corde dans une foule de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer ici : Mesdames, achetez la robe *fire escape*.

ANTHONY RALPH.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

Avant de quitter le ministère des cultes, M. Paul Bert a écrit une lettre à ses employés pour leur faire part des réformes dont il espérait doter la France. Nous citons une partie de cette lettre qui fera voir ce qu'il méditait. Il parle de son projet de loi :

« Il contenait deux ordres de dispositions. Les unes dépouillent l'Eglise catholique de privilèges et d'immunités que lui a successivement accordés la faiblesse des gouvernements, à commencer, dès 1809, par celui du premier empire (exemption du service militaire, honneurs extraordinaires ; traitement des chanoines ; bourses de séminaires ; logement des évêques, des séminaires ; imposition d'office sur le budget des communes ; monopole des pompes funèbres, etc.). Les autres ajoutent des sanctions pénales aux prescriptions qu'en outre de l'article 1er du Concordat les articles organiques ont édictées dans l'intérêt de la "tranquillité publique" (appels d'abus ; attaques dans l'exercice des fonctions contre des particuliers, des fonctionnaires, des administrateurs ; absences non justifiées ; publication non autorisée d'actes émanant de la cour de Rome, etc.). »

C'était plein de promesses, comme l'on voit. M. Paul Bert est parti, les réformes ajournées. Quelle perte !

Les dépêches télégraphiques de la semaine dernière nous annoncent qu'un profond dissentiment existe entre la Reine et le premier ministre, M. Gladstone. Celui-ci se serait abstenu d'aller voir la Reine, à son arrivée à Londres, et d'assister à une réception à la cour, contre tous les usages, sous prétexte de raison de santé. Cependant le soir même, M. Gladstone faisait un discours à la Chambre des Communes. La Reine n'aurait pas caché son mécontentement. Les amis de M. Gladstone prétendent qu'il est irrité d'un article d'un journal qui passe pour recevoir des confidences de la cour, et dans lequel il était dit que la Reine était très inquiète de la tournure que prenaient les affaires publiques.

La question Bradlaugh a encore occupé la Chambre des Communes. Le ministère a refusé de diriger les Communes dans cette affaire et Sir Stafford Northcote, le chef de l'opposition, a présenté une motion demandant l'expulsion de l'athée. La Chambre s'est rangé à l'avis de Sir Stafford.

Le général russe Skobelev a prononcé dernièrement un discours qui a mis en émoi toute l'Europe. Ce n'est rien moins qu'une menace à l'adresse de l'Allemagne et de l'Autriche. On s'en est ému jusqu'en Espagne. M. Castelar, dans un discours prononcé à Madrid, a déclaré que les peuples de race latine n'ont qu'une chose à faire, c'est de se coaliser pour résister à une invasion des Slaves. A Berlin, on demande au Czar de désavouer le discours du général Skobelev.

NOS GRAVURES

Procession du saint Bambino, à Rome

Chaque année, le jour de l'Epiphanie, dans l'église Ste-Marie-Araceli, on fait une procession solennelle en l'honneur du saint Bambino. Cette église, une des plus vastes de Rome, ne suffit pas pour contenir la foule qui vient vénérer le saint exposé pendant quelques jours au haut du grand escalier. Cette procession est très imposante. Tout ce que Rome compte de riche, de noble, hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, prêtres, moines, religieux appartenant à tous les ordres assistent à cette cérémonie, où la plus grande pompe est déployée. C'est au son des cloches et de la musique ; c'est quand les orgues se font entendre ; c'est quand les chœurs chantent les plus beaux hymnes que le saint est promené processionnellement sous un magnifique dais de drap d'or, semé de pierres précieuses. Vêtus d'habits couverts de broderie d'or et de diamants, il est porté par le doyen des évêques. La procession du saint Bambino est attendu chaque année avec impatience.

Le démon de l'argent et la ruine

Tandis qu'à la Chambre française s'écroulait un ministère, à la Bourse il y avait effondrement. La plupart

des valeurs tombaient des hauteurs vertigineuses, où on les avait imprudemment poussées, à des profondeurs de baisse folles. De là une désorganisation complète du marché. Un véritable désastre. Cette situation échevelée de la Bourse pendant ces journées fiévreuses de la fin de janvier est rendue d'une façon saisissante dans le dessin allégorique que nous donnons. L'enfer s'entrouvre et, par cette ouverture, s'échappent, armés de fouets, tous les démons de la spéculation qu'il renferme dans son sein. Aussitôt ces démons se mettent à l'œuvre. A grands coups de lanières, ils poussent vers le temple élevé au veau d'or par la civilisation moderne, le ban et l'arrière-ban du monde de l'agio rendu fou de convoitises. Quelles mêlées alors et quelles luttes autour de la fatale corbeille ! Et le résultat final ? Regardez au haut du dessin. Que voyez-vous ? Le sac d'un côté et de l'autre..... la corde.

Saint Isidore, laboureur

Les parents de saint Isidore étaient si pauvres qu'il ne reçut d'eux que le soc et la charrue ; encore n'avait-il pas le moyen de la mener pour lui-même ; mais sa pauvreté l'obligea de se mettre en condition et de se louer à un riche bourgeois de Madrid, appelé Jean de Vergas. Quand il fut en âge de se marier, il épousa une femme appelée Marie, aussi pauvre que lui, s'il s'agit des biens extérieurs que le monde estime, mais très riche en vertus. Dieu bénit leur mariage par la naissance d'un fils qu'ils élevèrent dans sa crainte et auquel ils inspirèrent de bonne heure les véritables sentiments de la piété. On dit que cet enfant étant tombé dans un puits que l'on montre encore à Madrid, dans une maison appartenant aux descendants et héritiers de Jean de Vergas, il y fut étouffé et y perdit la vie ; mais ses parents ayant demandé par une fervente prière qu'il fût délivré de ce malheur, leurs vœux furent aussitôt exaucés ; car l'eau du puits s'éleva miraculeusement jusqu'au bord et y apporta l'enfant plein de vie et de santé. Ce fut peut-être cette insigne faveur qui les engagea par reconnaissance à se séparer l'un de l'autre et à promettre à Dieu une continence perpétuelle.

La vie de ce saint laboureur était admirable. Son exercice ordinaire, qui était de mener la charrue, ne l'empêchait pas d'être parfaitement pieux et d'avoir toutes ses heures réglées pour des exercices spirituels. Il consacrait entièrement les jours de fêtes à l'oraison, à entendre la parole de Dieu, à assister aux offices que l'on chante dans l'église et surtout à ouïr la messe avec une dévotion extrême. Les jours ouvriers, il se levait de grand matin, quoiqu'il eût passé une grande partie de la nuit en prières, et visitait, avant d'aller aux champs, les principales églises de Madrid, qu'il arrosait souvent d'un torrent de larmes. Ses compagnons l'accusèrent, à cause de cela, de fainéantise auprès de leur maître, quoiqu'il travaillât plus qu'eux. Celui-ci voulut reconnaître par lui-même la vérité de ce qu'on lui disait. S'étant mis en un lieu secret, il vit Isidore à genoux les yeux levés vers le ciel ; il aperçut à ses côtés un ange qui conduisait sa charrue. Ce spectacle l'étonna extrêmement ; il s'approcha promptement de son serviteur, et, ne voyant plus auprès de lui ce laboureur céleste qu'il voyait auparavant, il lui demanda qui il était. Isidore lui répondit qu'il n'avait jamais imploré d'autres secours que de Dieu et de ses anges, et qu'ainsi il ne croyait pas avoir eu d'autres aides dans son travail que ces bienheureux esprits.

La fille de Jean de Vergas étant décédée d'une longue et fâcheuse maladie, il la ressuscita pour sa consolation et son assistance. Un loup emportait un de ses bestiaux : au lieu de courir après, il se mit en prières, et son oraison fut si efficace qu'elle fit mourir subitement le loup et délivra l'animal qu'il était près d'égorger et de dévorer. Aussi ce maître, qui connaissait combien un serviteur si fidèle lui était nécessaire, se déchargea entièrement sur lui de la conduite et de l'administration de sa métairie, que l'on croit avoir été *Caramancha le bas*, situé auprès de l'ermitage de Sainte-Marie-Magdeleine.

La médiocrité de saint Isidore ne l'empêchait pas de faire libéralement l'aumône aux nécessiteux ; et, si sa femme faisait cuire quelque chose pour son dîner, il ne prenait jamais pour sa propre subsistance que ce qui restait après que tous les pauvres étaient contents. Un jour qu'il avait vidé toute sa marmite à faire ses charités, un pauvre survint encore et lui demanda quelque soulagement dans sa misère ; Isidore, qui savait bien qu'il n'avait rien laissé, ne laissa pas d'envoyer sa femme pour voir ce qui en était resté ; elle y alla par obéissance et elle trouva la marmite toute pleine. Il n'y avait point de lieu de dévotion autour de Madrid qu'il ne visitât fort assidûment.

Sa femme, parfaite imitatrice de sa vertu, lui tint toujours fidèle compagnie dans ses pèlerinages, jusqu'à ce qu'elle se retirât entièrement dans un petit héritage, auprès de celui de Caraquiz. Comme elle allait de là à une église de la Sainte Vierge, ayant trouvé la rivière de Namira débordée par une crue d'eau inopinée, elle étendit son tablier sur la rivière et la passa sur cette barque avec la même confiance qu'elle avait auparavant en marchant sur la terre. Elle a fait encore d'autres miracles qui lui ont mérité, après sa mort, le nom et le



honneurs de Sainte. On l'appelle en Espagne *Sancta Maria de la Cabeza*.

Saint Isidore mourut, quelque temps avant elle, d'une mort aussi sainte et aussi édifiante que sa vie avait été pure : le temps n'en est pas certain, mais il est fort probable que ce fut vers l'année 1130. Quarante ans après, on ouvrit son tombeau et on le trouva aussi entier et aussi frais que s'il fût mort le même jour. Il fut donc levé de terre avec beaucoup de dévotion et porté dans l'église de Saint-André. Ce qui augmenta la révérence envers ce saint, ce fut qu'il sortait de ses membres et de ses suaires une odeur si agréable qu'elle embaumait tout le lieu, et que, comme cette cérémonie se fit la nuit, toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes.

Saint Isidore fut canonisé avec saint Ignace, saint François-Xavier, sainte Thérèse et saint Philippe de Néri, qui furent appelés les cinq Saints, le 22 mars 1622, par Grégoire XV.—*Vie des Saints*, par le P. Giry.

CHOSSES ET AUTRES

L'institution royale, dont nous avons déjà parlé, est constituée comme suit : aura pour patron le Gouverneur-Général ; pour président, M. J. W. Dawson ; vice-président, Phon. P. J. O. Chauveau, et secrétaire, M. J. G. Bourinot.

Présidents des différentes sections :

Littérature française, MM. J. M. LeMoine et Faucher de St-Maurice.

Littérature anglaise, MM. Daniel Wilson et Goldwin Smith.

Mathématiques, physique et chimie, MM. J. Sterry Hunt et Charles Carpmal.

Géologie, MM. C. R. de Selwyn et George Lawson.

Chaque section comprendra vingt membres.

La société tiendra sa première réunion à Ottawa, le 25 mai prochain.

Ces officiers ne sont nommés que provisoirement ; les choix futurs se feront par voie d'élection.

Bout de conversation entendu à propos du magnifique service à dîner présenté à M. Chapleau par quelques-uns de ses amis :

Un député libéral.—Tiens, les journaux annoncent que Chapleau a reçu un magnifique service à dîner. Gageons qu'il va mettre les pieds dans le plat.

Un député conservateur.—Tu n'y penses pas ; ça coûte trop cher. Il va s'en servir pour mettre notre province dans son assiette.

Il est bon d'ajouter que ceci s'est dit pendant les jours gras.

Un de nos amis qui arrive de Paris nous cite une des *scies* à la mode actuellement dans cette ville, qui passe pour la plus spirituelle du monde :

Titine est née à Bruxelles,

Tant pis pour elle.

Gugusse est né abruti,

Tant pis pour lui !

Étymologie de noms canadiens.—Le *Canadien* rapporte l'opinion du révérend Père Lacasse sur l'étymologie de quelques noms canadiens :

“Le Rév. Père nous donne d'abord l'étymologie de quelques noms canadiens. Stadacona signifie *endroit où l'on passe l'eau sur des bois flottants*. Les Montagnais du golfe se servent encore de ce mot pour désigner ce qu'il vient de mentionner. Le mot Stadacona trouve une explication satisfaisante si l'on considère que les sauvages du Cap Blanc, pour venir à l'endroit appelé Cul-de-Sac, devaient nécessairement passer l'eau sur des bois flottants. Il ne veut pas cependant prétendre que ce soit la véritable étymologie de Stadacona, bien qu'elle soit la plus naturelle.

“On a soutenu que Québec voulait dire *endroit bouché*. C'est une erreur, Québec signifie en langue Montagnaise *lieu où l'on débarque*, ou simplement *débarcadère*. C'est ainsi que les sauvages de Tadousac désignaient l'ancienne bourgade Stadacona : ils l'appelaient *Québec ou débarcadère*.

“A quelle nation appartenait Donacona ? A la nation des Montagnais ; car les sauvages qui habitent le bas du fleuve ont conservé cette expression *dona-cona*, deux mots qui signifient *chef de bourgade*. Lorsque Cartier arriva à Québec, le chef des Montagnais se présenta à lui en disant : *Donacona*, c'est moi qui suis le chef de la bourgade. Ce sont les Montagnais qui habitaient Québec à l'arrivée de Champlain, car il nous dit lui-même qu'il avait à passer par le pays des Algonquins pour arriver à celui des Hurons. Les Algonquins appartiennent à la nation des Montagnais, et leur nom signifie *plus rouge*. Ils avaient la peau plus rouge que les autres, et voilà tout.

“Tadousac, a-t-on dit, signifie en sauvage *mamelles* ; et en effet on voit deux montagnes à l'entrée de Saguenay qui peuvent nous porter à interpréter ce nom de cette manière. Mais ce n'est pas là la véritable étymo-

logie. En langue montagnaise, Tadousac signifie *endroit où la glace ne tient pas*. Ceux qui connaissent la rivière du Saguenay savent très bien que ce fleuve, à Tadousac, n'est jamais traversé par un pont de glace, et qu'il est libre en hiver jusqu'à la Boule.

“On a encore prétendu que Saguenay venait des deux mots sauvages qui signifiaient *endroit d'où l'eau sort*, comme si l'eau ne sortait pas de toutes les rivières ! Le mot *Saguenay* signifie *glace trouée*. Dans les premiers temps de la colonie, on voyait dans la rivière Saguenay un grand nombre de loups marins qui, pendant l'hiver, pratiquaient des trous à travers la glace. De là le mot *Saguenay*.”

La statistique des suicides en France pour l'année 1881 sera de nature à captiver l'attention des moralistes. Les chiffres connus pour les trois premiers trimestres de cette année font, en effet, prévoir qu'il y aura encore une augmentation assez sensible sur les années précédentes.

En 1879, le nombre des suicides s'était accru de 62 sur l'année précédente ; 6,496 au lieu de 6,434. Nouvelle augmentation en 1880 ; et enfin pour l'année 1881, il est à prévoir que le nombre des suicides dépassera le chiffre de 6,500.

Si l'on considère que cette augmentation ne saurait être attribuée à une augmentation correspondante du chiffre de la population, qui reste à peu près stationnaire, il est facile d'apprécier la gravité de la situation que dévoilent les chiffres eux-mêmes. Comparant le nombre des suicides qui ont eu lieu de nos jours avec la statistique dressée il y a environ cinquante ans, on trouve que ce nombre a presque quadruplé.

En 1827, le nombre des suicides, en France, n'était que de 1,730. Ainsi, en cinquante-cinq ans, ce lugubre contingent annuel s'est accru de 4,800.

Dans un théâtre d'Allemagne, le célèbre tenor Anton Schott chante *Rienzi*.

Pendant tout le troisième acte, l'acteur parcourt la scène, à cheval, en chantant les plus beaux morceaux de la pièce.

Au baisser du rideau, toute la salle se lève transportée et rappelle avec frénésie... le cheval ! (Gaul ! gaul !)

Dieu vous bénisse !—Il est d'un usage traditionnel de saluer par *Dieu vous bénisse !* la personne qui éternue. Pourquoi cette salutation ? La mythologie la fait remonter à Prométhée.

Lorsque ce titan eut terminé la figure d'argile dont il voulait faire un homme, il plaça sous le nez de son héros un rayon de soleil qu'il avait emmagasiné dans une fiole. Ce rayon pénétra si vivement dans le cerveau de la statue, qu'elle éternua d'une façon stridente.

Que Jupiter vous bénisse ! dit Prométhée. L'homme qu'il venait de former et d'animer transmit à ses descendants la formule de Prométhée, et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours.

Dieu vous bénisse ! est devenu une expression de politesse qui, sous l'ancienne monarchie, était employée à la cour et dans la société aristocratique. Sous peine de passer pour un manant, nul ne devait se dispenser de saluer de la sorte tout personnage qui faisait entendre le cri spasmodique du cerveau.

Plus tard, les événements politiques firent modifier cette forme ; on salua l'éternuement par ces équivalents : “A vos souhaits,” ou : “Tout ce que votre cœur désire !”

Les rhumes de cerveau régnèrent à Paris d'une manière épidémique en 1815. Ce fut un éternuement général. Aux réunions parlementaires ou scientifiques, tout orateur était pris de convulsions spasmodiques, telles qu'un discours devint impossible. On n'entendait partout, dans les salons, au théâtre, à l'église, que des explosions formidables.

Louis XVIII, fatigué d'entendre autour de lui tant de bruit et des formules si souvent répétées, invita les personnages qui fréquentaient la cour à s'abstenir de ces salutations parlées. L'usage changea. On salua purement et simplement celui qui éternuait, en portant la main au chapeau ou en faisant un signe de tête.

Ce salut tend à disparaître. Bientôt, dans tous les pays et dans toutes les classes, l'éternuement passera inaperçu ; excepté toutefois dans certaines contrées où l'éternuement est toujours considéré comme d'un bon augure.

Il y a des gens d'esprit qui ne veulent absolument pas être de leur pays.

Jean-Paul, qui est aussi malin que le sieur Ramanino est peu distingué, ne veut pas convenir qu'il est Provençal.

—Mais enfin, lui disait un de ses amis, puisque tu es de Mazargue, tu es bien Marseillais ?

—La belle raison ! fit Jean-Paul, alors si j'étais né dans une étable je serais donc un veau ?

Les Amers de Houblon qui sont annoncés dans nos colonnes sont un remède certain contre la fièvre et les maladies des rognons. Toutes les personnes qui en font usage les recommandent hautement. Les personnes qui souffrent devraient en faire usage et juger par elles-mêmes de leurs qualités curatives. — *Portland Argus*.

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

V

— Une cruelle épreuve vient de frapper l'un de nos savants les plus distingués, M. le comte de D... Sa femme, dont tout Paris a admiré la beauté et la grâce, vient d'être enlevée par un mal si subit qu'aucun des membres de sa famille n'a pu recevoir son dernier soupir.

— Madame de D... avait reçu, hier, quelques amis dans son salon bien connu de l'avenue Joséphine, et s'était retirée sans que rien fit prévoir une catastrophe. Ce matin, en entrant chez elle, sa femme de chambre l'a trouvée étendue sans vie dans un fauteuil, et les médecins ont constaté que la mort, qui remontait à plusieurs heures, a été causée par la rupture d'un anévrisme.

— Nous ne saurions nous associer trop sincèrement à la douleur de M. le comte de D... et de ses nombreux amis. Leurs regrets ne sont pas les seuls que laissera cette femme vraiment incomparable ; les pauvres qu'elle soulageait et les établissements charitables qu'elle soutenait garderont longtemps son souvenir.

— Madame de D... était à peine âgée de trente ans.

— Ce fut par ces lignes inattendues, répétées dans les journaux du soir, que les amis de la pauvre Alix apprirent le fatal événement.

— Le docteur Sertan les lut en wagon, comme il revenait de Blois, et si préparé qu'il dût être à ce lugubre dénouement, il ressentit une douleur assez vive pour altérer ses traits et alarmer son domestique, qui l'attendait à la gare.

— Est-ce que Monsieur est malade ?

— Non... Quelles nouvelles ?

— Monsieur le docteur a sans doute reçu la dépêche de M. le comte de Douhaut ?

— Je ne l'ai pas reçue, mais je sais ce qui est arrivé... Qu'est-ce, Jean ?

— Une carte de M. de Douhaut, qui, depuis deux heures, envoie messages sur messages.

Le docteur prit vivement la carte où se lisaient quelques phrases incohérentes. La mort d'Alix n'était que trop réelle, et Anne était plongée dans une stupeur qui faisait craindre jusqu'à la folie. Les soins du médecin ordinaire de la famille n'avaient pu triompher de l'état alarmant où elle se trouvait.

— Avenue Joséphine, dit brièvement le docteur, s'élançant dans son coupé.

La voiture suivit les quais. Le soir était venu, un mouvement joyeux aimait encore les quartiers populeux, mais à partir des Tuileries, le silence et la solitude se faisaient insensiblement. Le docteur, se penchant à la portière, ordonnait avec impatience qu'on pressât l'allure des chevaux. Enfin, le coupé s'engagea dans l'avenue Joséphine, et s'arrêta bientôt devant l'hôtel de M. de Douhaut. Les persiennes étaient closes ; là où, la veille encore, éclatait la vie, régnait maintenant une tristesse funèbre. Le docteur descendit et demanda M. de Douhaut. L'empressement qu'on mit à l'introduire lui montra avec quelle impatience il était attendu. Quelques instants après, il entra dans le cabinet du maître de la maison.

Celui-ci, très pâle, accoudé sur la table, et les doigts enfoncés dans la masse de ses cheveux gris, essaya en vain de se lever pour le recevoir.

— Vous voilà enfin ! s'écria-t-il d'une voix tremblante. Hélas ! pour elle, tout secours eût été inutile ; mais Anne est très malade...

Il s'arrêta pendant quelques instants, puis, sa pensée se repliant sur lui-même, il ajouta faiblement :

— Je suis très frappé, mon ami, très cruellement frappé...

Le docteur murmura quelques paroles de consolation. M. de Douhaut secoua la tête.

— Avez-vous perdu des personnes chères ?

— Je suis veuf, dit brusquement le docteur.

— Ah ! c'est vrai !... Et avez-vous ressenti ce regret... cette crainte de... n'avoir pas fait... tout ce que vous pouvez... pour le bonheur de la personne perdue ?

— C'est là un sentiment naturel aux natures mêmes les plus aimantes ; nous croyons n'avoir jamais fait assez pour ceux que nous avons chéris, répondit le docteur d'une voix altérée.

M. de Douhaut respira lourdement.

— Oui, oui, elle était heureuse... Elle savait bien, en m'épousant, que j'avais une passion sans rivale, la science... Quand elle était triste... Elle ne l'était plus depuis quelque temps... mais autrefois... Les femmes sont toutes romanesques, n'est-ce pas, mon ami ?...

Il écouta distraitement le docteur tandis que celui-ci essayait de lui faire entendre ces paroles banales qu'inspire une douleur superficielle ; peu à peu, l'espèce d'égarément de son regard se transforma en une expression absorbée ; sa main avait saisi un crayon, et il traçait machinalement quelques figures bizarres.

— Bientôt, le vide sera comblé, pensa le docteur avec amertume. Vous m'avez parlé de votre pupille ? ajouta-t-il tout haut.

— Oui...

Et il sonna.

— Elle est dans un état nerveux qui m'inquiète. Le médecin ne lui a pas permis d'entrer dans la chambre de... Il craint des émotions trop poignantes... Moi non plus, je ne peux pas...

Le docteur suivit le domestique accouru à l'appel de son maître, et traversa plusieurs appartements où régnait cette confusion sinistre qu'amène un événement aussi douloureux qu'inattendu.

Le domestique frappa à une porte, et la figure douce et attristée d'une religieuse se montra sur le seuil.

— Le docteur Sertan ! Dieu soit loué ! murmura-t-elle.

Elle connaissait le docteur, elle l'avait souvent rencontré au chevet des malades, et elle savait quel tact suprême il déployait en face des souffrances où l'âme a la plus grande part.

La jeune fille, enveloppée dans un long peignoir blanc, était étendue sur son lit, pâle comme une morte, et en apparence insensible. Le docteur la regarda attentivement.

— Elle m'a aidée à rendre les derniers devoirs à la pauvre morte, murmura la sœur : elle n'avait pu pleurer en apprenant ce malheur, mais son courage semblait extraordinaire... Hélas ! elle l'a bien payé ! A la suite d'une effroyable crise nerveuse, le médecin a défendu qu'on la laissât pénétrer dans

la chambre mortuaire. Elle s'est calmée par un prodigieux effort, elle a prié, supplié, promis d'être maîtresse d'elle-même; le médecin, malgré mon avis, n'a pas cédé, et après deux autres crises terribles, elle est tombée dans l'état de prostration où vous la voyez.

Le docteur toucha le pouls de la jeune fille. Elle tressaillit, ouvrit les yeux, et murmura d'un accent déchirant :

— Oh ! laissez-moi la voir ! ...

— Oui, vous la verrez. ... Mais vous serez calme ! Vous songerez qu'elle a échangé de secrètes souffrances pour une vie sans fin. ... Moi aussi, je l'ai aimée, moi aussi, je la regrette. ... Enfant, j'ai su mieux que vous ce qu'il y avait de résignation et de courage héroïque dans cette âme !

Et comme la jeune fille soulevait la tête et attachait un regard ardent sur ce visage à la fois bourru et sympathique où se peignait en ce moment une profonde douleur, il raconta lentement et d'une voix pénétrante comment Alix avait trouvé la force d'exiger de lui son arrêt de mort. Il suivait sur les traits d'Anne l'émotion poignante qu'excitaient ses paroles, et lui-même, oubliant ce qui s'était passé la veille et le chagrin causé à son neveu, se sentait pris d'une vive compassion pour celle que madame de Douhaut avait tant aimée. A la fin, un sanglot souleva la poitrine de la jeune fille, et un flot de larmes mouilla ses paupières brûlantes.

— Dieu soit loué, les larmes sont un baume ! dit le docteur. Et maintenant, mon enfant, venez, vous pouvez la voir.

Elle s'appuya sur son bras, et le conduisit, chancelante, vers la chambre de son amie.

La porte s'ouvrit, et au milieu des fleurs, à la lueur rougeâtre des cierges, le docteur vit pour la dernière fois celle qu'il avait connue dans l'éclat de sa touchante beauté. Nulle souffrance n'avait altéré ses traits, elle paraissait dormir. On l'avait vêtue de blanc, et une sombre couronne de violettes tranchait sur l'or de ses cheveux, épars sur l'oreiller. ... Il la contempla longtemps, le cœur serré. ...

Lecteur, aucune de ces suaves apparitions n'a-t-elle traversé votre vie ? N'avez-vous pas gardé, en un coin de votre mémoire, le reflet attendri d'une de ces impressions pures et douces, le souvenir à la fois touchant et fortifiant d'une âme d'élite ?— Elle était jeune ou vieille, pauvre ou riche—elle a vécu près de vous, ou n'est apparue à vos yeux que comme une vision fugitive—peu importe, elle offrait un type ineffaçable et inoublié. ... Si vous l'avez seulement entrevue et qu'elle ait été prématurément ravie à la terre, vous avez ressenti une angoisse étrange et cruelle. ... Patience ! Ces âmes-là laissent après elles une trace lumineuse pour nous guider ; elles s'en sont allées par le monde les mains pleines de semence ; cette semence, prières et vertus, germèra un jour. ... Et la rapidité même de leur passage, en affligeant notre cœur, fortifie notre foi en cet autre monde où nous retrouverons pour toujours les fugitives sympathies d'ici-bas. ...

Le docteur laissa quelque temps la jeune fille à sa douleur et à ses larmes, puis, il lui toucha légèrement l'épaule.

— Venez, dit-il tout bas.

Elle fit un geste désespéré.

— Venez, reprit-il, j'ai encore à vous parler d'elle.

Alors, elle se leva et le suivit dans la chambre voisine, dans ce même petit salon où elle avait eu avec son amie un suprême entretien.

Comme ce chagrin, le premier qu'elle eût essayé depuis la douleur un peu enfantine ressentie à la mort de son père, bouleversait cette jeune âme ! Quelle puissance de souffrance, quelle puissance d'affection il y avait en elle ! Le docteur initié à bien des peines, comprit combien celle-ci était profonde, et, sans essayer de banales consolations, il répéta son récit, et redit à la jeune fille ce qu'il avait pu voir de l'âme envolée. ... Elle pleura de nouveau, et réclama avidement la lettre écrite par celle dont elle avait été le dernier souci. Quand le docteur la quitta, les larmes qu'elle avait versées avaient rafraîchi sa douleur brûlante et aride.

— Non, murmura-t-il avec un soupir, non, son cœur n'est pas sec ! Pourquoi n'a-t-elle pu aimer mon pauvre Georges ! ...

VI

M. de Douhaut venait d'entrer dans la salle à manger, et se tenait devant la fenêtre d'un air distrait et préoccupé, son regard errant sans rien voir sur les massifs coquets du petit jardin de l'hôtel. Le déjeuner était servi, un couvert avait été mis à côté de lui, mais personne n'occupait cette place. Au bout de quelques instants, il se rapprocha de la table et appuya le doigt sur un timbre.

— Pierre, mademoiselle du Valmoët viendra-t-elle déjeuner avec moi ?

— Oui, monsieur le comte. ... C'est mademoiselle qui a donné l'ordre de mettre son couvert.

— Alors, prévenez-la que je l'attends. ...

Il sembla hésiter une seconde, et ajouta à demi voix, très lentement et se parlant à lui-même :

— J'espère qu'elle sera calme. ...

Quelques minutes s'écoulèrent après que le domestique eut quitté la chambre, puis un pas léger et hésitant se fit entendre dans le vestibule, et M. de Douhaut se hâta d'ouvrir la porte à la jeune fille.

C'était la première fois que celle-ci descendait dans la salle à manger depuis l'événement qui avait jeté la consternation dans cette maison jadis joyeuse. Un grand abattement avait succédé à l'exaltation nerveuse de sa première douleur, et lui avait presque ôté la force de penser, tout en la laissant en proie au sentiment d'une vive souffrance. Mais sa jeunesse et aussi l'influence bienfaisante du printemps avaient plus promptement ranimé ses forces qu'on n'eût osé l'espérer tout d'abord. Huit jours s'étaient maintenant écoulés depuis la mort d'Alix, et à la question que lui avait adressée la femme de chambre le matin même :— Faut-il mettre le couvert de mademoiselle ?— elle avait senti qu'elle ne devait pas s'isoler plus longtemps dans son chagrin, et s'était résolue à affronter la vue douloureuse de cette table de famille où venait de se faire un vide irréparable.

Si, dans son horreur égoïste pour les pleurs et les émotions vives, M. de Douhaut avait redouté de la part de sa pupille quelque scène pénible, telle qu'on en pouvait d'ailleurs attendre d'une nature à la fois tendre et exaltée, il fut promptement rassuré en voyant le visage de la jeune fille, pâle et contracté, mais sans larmes, et en entendant sa voix, contenue par un violent effort, répondre tranquillement aux questions qu'il lui adressait sur sa santé. Anne croyait trop à la douleur de son hôte pour ne point s'efforcer d'atténuer la sienne, et elle essaya même de bannir l'image chérie qui lui apparaissait sans cesse pour distraire un instant celui qui, pensait-elle, s'imposait de son côté une contrainte semblable. Et cependant, que de souvenirs affluaient à son cœur devant cette table que son amie

présidait avec tant de grâce, devant ces objets familiers dont elle se servait avec l'adresse féminine et le charme qui lui étaient propres ! Chaque chose lui rappelait Alix dans cette partie de son existence qui avait échappé au monde, mais où ses amis l'avaient trouvée si touchante : la vie domestique. Car cette femme, si brillante au milieu de la foule, n'avait négligé aucun de ses plus modestes devoirs, et avait été la plus douce image du génie du foyer. Lorsque Anne posa ses doigts tremblants sur l'anse de la petite théière d'argent—lorsque le domestique plaça devant elle, par mégarde, la tasse en vieux saxe d'Alix—chaque fois, enfin, que ses yeux rencontrèrent cette place inoccupée vers laquelle se portait aussi le regard désorienté de son tuteur, elle eut le cœur alléché à se briser, et que, malgré ses efforts, ses larmes allaient se faire jour.

Le déjeuner se termina pourtant sans la scène pénible qu'avait redoutée M. de Douhaut. Comme Anne allait se lever de table, Pierre apporta le courrier, et après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les lettres et les cartes placées devant lui, M. de Douhaut tendit à la jeune fille une petite enveloppe carrée, marquée d'une initiale discrète, et dont l'adresse était écrite d'une main élégante.

Anne l'ouvrit sans empressement.

— C'est de ma belle-mère, murmura-t-elle, levant languissamment les yeux sur son tuteur.

Depuis la mort d'Alix, elle avait déjà reçu de madame du Valmoët quelques lignes affectueuses et sympathiques ; aussi, en dépit de son indifférence pour tout ce qui était étranger à sa douleur, ne put-elle s'empêcher de ressentir quelque étonnement en voyant s'échapper de l'enveloppe deux ou trois feuilles de papier. Elle n'échangeait ordinairement avec sa belle-mère que des lettres courtes et peu fréquentes, et ces feuillets couverts de fine écriture avaient lieu de la surprendre.

Elle commença à lire, et bientôt une émotion impossible à dissimuler se peignit sur son visage. Voici ce que contenait la lettre de madame du Valmoët :

— Blois, 15 mai 187...

« Ma chère Anne, j'aime à croire que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite aussitôt que j'ai appris votre chagrin. Je ne m'étonne pas que vous n'y ayez point répondu, et j'attendrai, non sans impatience, mais sans aucune susceptibilité, que vous vous sentiez le courage de me donner de vos nouvelles.

« Je voudrais, ma pauvre enfant, vous laisser encore à vos pensées, et ne pas troubler sitôt votre jeune cœur des soucis d'une décision à prendre ; cependant, il est peut-être préférable de brusquer les choses et de profiter du premier moment de votre douleur pour accomplir un sacrifice que vous sentiriez plus péniblement dans quelques semaines.

« Pardonnez-moi donc, ma chère Anne, de venir vous placer en face des réalités de la vie, et de vous dire : La perte de votre amie ne laisse pas seulement un vide dans votre cœur ; elle doit causer une perturbation dans vos habitudes, dans votre existence. ... Anne, avez-vous songé à l'avenir ? Et quel parti comptez-vous prendre ? »

Ici, Anne s'arrêta, troublée et étonnée. Avec la violence et l'exclusivisme que revêt la douleur chez les personnes très jeunes, elle n'avait songé qu'à la perte qu'elle venait de subir, sans en envisager les conséquences et sans soupçonner la possibilité du changement que sa belle-mère lui représentait comme nécessaire. Quoi ! devait-elle quitter cette maison ? Mais M. de Douhaut, à ses yeux de dix-neuf ans, était presque un vieillard ; d'ailleurs, n'avait-il pas parlé d'appeler auprès de lui une de ses parentes, veuve et sans enfants ? Dès lors, quelle raison s'opposait à ce qu'elle restât ?

Anne leva involontairement les yeux sur son tuteur et tressaillit en le voyant absorbé par la lecture d'une lettre semblable à la sienne ; même papier de pâle teinte grise, même chiffre de couleur sombre, même écriture fine et posée.

Elle reprit sa lecture.

« Je ne sais quels sont les projets de M. de Douhaut, mais qu'il reste à Paris ou qu'il reprenne sa vie aventureuse, la place d'une jeune fille ne saurait être sous le toit d'un homme qui n'a pas cinquante ans, et qui peut—pardonnez-moi d'évoquer une paille éventuelle—qui peut contracter une seconde union. »

Ici, Anne s'arrêta de nouveau, et un sourire amer et révolté vint contracter sa lèvre.

— Lui, aimer une autre femme ! pensa-t-elle. Qui donc pourrait effacer l'image brillante et chérie de celle qui n'est plus ? Ah ! madame du Valmoët ne l'a pas connue !

« Quelle alternative vous resterait donc, ma chère enfant, continuait la lettre, si ce n'est celle de vivre près de moi ? Si paisible, si triste même que puisse vous paraître l'existence en province, je suppose qu'elle plairait encore plus à une jeune fille de votre âge que le séjour dans un couvent, seul asile qui vous soit ouvert si vous refusez mon offre. ... Mais pourquoi la refuseriez-vous ? Vous trouverez ici une vie calme, modeste, saine, je dois le dire, de quelques privations ; mais malgré l'exiguïté de mon revenu, je tiens dans la société de cette ville une place plus considérable que vous ne le supposez peut-être, et cette société vous présenterait plus de ressources que vous ne le croyez. Resterait la question d'humeur et de goûts. ... Nous ne nous connaissons guère. S'il m'est permis de vous parler franchement, je vous rappellerai qu'une antipathie enfantine, que rien ne motivait de ma part, mais que je n'ai pas cru devoir heurter, nous a séparées l'une de l'autre. Vous m'en avez voulu de prendre le nom de votre père ; peut-être m'auriez-vous aimée si vous aviez vécu entre nous, et si vous aviez été appelée à juger lequel, de M. du Valmoët ou de moi, retira de notre union la plus grande somme de bonheur. Beaucoup plus jeune que lui, je l'ai soigné patiemment, avec tendresse, bien que j'eusse été trompée sur sa situation ; il m'a dû, j'ose le dire, les dernières joies de sa vie, et je ne lui ai jamais reproché les spéculations imprudentes qui m'ont réduite à une gêne excessive.

« Depuis, quand je vous ai revue, votre froideur a glacé l'affection que j'étais disposée à vous témoigner. ... Mais vous n'êtes plus une enfant, vous avez passé l'âge des préventions irraisonnées, et nous pouvons essayer de la vie commune. Je ne veux pas me peindre à vous sous des couleurs trop flatteuses, je redouterais votre désappointement ; peut-être ne possédè-je pas de grandes vertus ; du moins, je n'ai pas de défauts saillants. Vous ne trouverez chez moi ni tentatives d'autorité tracassière, ni inégalités d'humeur ; ce n'est pas une belle-mère qui vous appelle, c'est une amie qui vous attire au nom de l'affection que nous avons eue en commun pour votre père.

« J'écris par ce courrier à M. de Douhaut. Un accident sans gravité—un simple entorse—m'empêche d'aller vous trouver. Répondez-moi, ma chère Anne, et si vous sentez, comme je

l'espère, la justesse de mes paroles, décidez-vous le plus tôt possible à un sacrifice qui, je vous le répète, vous semblerait plus pénible à mesure que les jours s'écouleraient. »

Anne avait achevé sa lecture, et cependant elle demeurait silencieuse, regardant toujours les petites feuilles de papier satiné, comme si les traits du caractère de sa belle-mère avaient dû lui apparaître entre ces lignes fines et soignées.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES

De Kingston, Ont., on a expédié cette année aux États-Unis 5,316 tonnes de minerai de fer, évaluées à \$16,282.

—o—

Les directeurs de la manufacture de sucre de betterave, de Berthier, ont, dit-on, réussi à obtenir \$130,000 sur le marché monétaire français.

—o—

Jas. O'cain, écrivain, a été réélu maire de la ville de Saint-Jean, P. Q., et MM. Chas. Arpin et G. H. Wilkinson, ont été réélus aussi conseillers.

—o—

M. J. M. Gregory, employé au département de la marine, à Québec, a rapporté de la Floride la peau d'un crocodile (*Alligator*) qu'il a tué durant son voyage.

—o—

On dit que le gouvernement a l'intention de prendre prochainement des mesures pour l'amélioration de plusieurs des principaux ports canadiens des lacs.

—o—

Une lettre de Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa, datée de Rome le 12 février, apprend que le Saint-Père lui a accordé une audience privée et qu'il a eu plusieurs entrevues avec différents cardinaux.

—o—

Le revenu annuel que les États-Unis tirent des droits sur l'eau-de-vie de cèdre, seule, est dans les environs de \$50,000. Les deux tiers de cette somme sont perçus dans le comté de Sussex, New-Jersey.

—o—

La recette du denier de saint Pierre, dans l'archidiocèse de Québec, pour l'année 1881, s'élève à la somme de \$3,671.62. C'est une augmentation de \$282 sur les recettes de l'année précédente.

—o—

L'hon. M. Wurtele a reçu de Paris une lettre des directeurs du Crédit foncier franco-canadien, lui disant qu'il faut que cette entreprise réussisse coûte que coûte, et qu'un fort montant de capital sera envoyé ici bientôt dans ce but.

—o—

Un pont de glace s'est formé vis-à-vis la ville de Québec, il y a quelques jours, et plusieurs personnes ont traversé à Lévis, à pied. En quelques endroits la glace s'est accumulée à une hauteur de vingt pieds. Les bateaux ont pu heureusement gagner Burstall Cove avant que le pont se soit formé.

—o—

La compagnie du Crédit Mobilier de Québec doit demander à la législature locale, à sa prochaine session, un acte d'incorporation. Les membres de la nouvelle compagnie sont MM. J.-A. Chapleau, P. Garneau, A. Desjardins, J.-G. Ross, O. Perrault, Lecklie, de Sherbrooke et J.-B. Renaud.

—o—

Un petit bois de noyers noirs, planté il y a environ vingt ans par un cultivateur du Wisconsin, sur un terrain inculte, a été vendu dernièrement \$27,000. Les arbres ont aujourd'hui de seize à vingt pouces de diamètre.

—o—

L'Europe compte 1 soldat par 110 habitants et les États-Unis 1 par 2,000. Avec une étendue presque double de celle du continent européen, les États-Unis ont 10 habitants par mille carré, contre 145 en Europe. Ces chiffres peuvent expliquer pourquoi en 1881 700,000 hommes et femmes d'origine européenne ont traversé l'Atlantique.

—o—

L'hon. M. Cauchon, lieutenant-gouverneur de Manitoba, recevait, avant son départ d'Ottawa, une lettre de son agent, à Winnipeg, lui annonçant qu'il venait de vendre quatre cent soixante-dix acres de terre, pour la jolie somme de \$283,000. Ce n'est là ni la première, ni la dernière spéculation de M. Cauchon. Il possède encore plusieurs terrains qui augmentent en valeur tous les jours et il a réalisé, paraît-il, pour un million de dollars de bénéfices.

—o—

Pas d'hésitation !—L'évêque Gilmore, de Cleveland, Ohio, a fait usage du grand remède allemand, l'huile de Saint-Jacob ; il en parle avec beaucoup d'éloges : « J'ai plaisir à recommander l'huile de Saint-Jacob, dit-il, dont l'emploi m'a beaucoup soulagé. »



LE DÉMON DE L'ARGENT ET LA RUINE

Une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir la semaine dernière à la Malbaie. Les tremblements sont fréquents dans le comté de Charlevoix, et ils ont quelquefois causé de sérieuses inquiétudes. Nous ne serions pas étonné d'apprendre qu'un choc s'est produit aussi dans d'autres paroisses, à St-Urbain, par exemple, où il n'y a pas longtemps encore, un violent tremblement de terre ébranla toutes les maisons. On observa en différents endroits de larges fissures dans la terre d'où s'exhalait une odeur de soufre.

—o—

Meurtre horrible.—Un crime a été commis à Montréal, samedi après-midi, dans une buvette tenue sur la rue Notre-Dame, près de la rue McGill, par un homme de couleur du nom de Jones. Voici les faits tels qu'ils se sont passés :

Deux nègres, Smith et Barnes se sont rencontrés vendredi chez Jones et une querelle a éclaté entre eux. Peu de temps après, Smith quitta la buvette en proférant les plus horribles menaces contre son adversaire. Samedi midi, Barnes était de nouveau dans le restaurant de Jones lorsque Smith entra. Barnes lui demanda s'il avait encore l'idée de le tuer avec un pistolet, tel qu'il en avait exprimé l'intention la veille. Smith accusa Barnes d'avoir dit qu'il avait commis un vol. Barnes l'ayant délié de mettre ses menaces à exécution, Smith sortit un revolver de sa poche et en menaçait Barnes, qui chercha à détourner l'arme à feu. Un nommé Hayes, qui était dans l'appartement, se leva alors et voulut s'interposer, mais tout à coup le pistolet se déchargea et la balle alla frapper Hayes à l'abdomen, lui brisant en même temps la colonne vertébrale. La mort fut instantanée.

La victime de ce pénible accident était bien connue à Montréal. Après avoir tenu une épicerie pendant un certain temps, il avait ouvert un bureau de courtier et faisait de bonnes affaires. Il était âgé de trente ans et laissait après lui une femme et deux enfants.

Le crime commis, Smith se sauva dans les lieux d'aisances, où il jeta son pistolet encore fumant. Il fut arrêté quelques minutes après.

Barnes, Macdonald et Dueport, les principaux témoins dans ce drame sanglant, ont été incarcérés afin de pouvoir toujours être à la disposition de la justice lorsque leur présence sera requise.

Cette triste mort a créé un douloureux retentissement au sein de notre population.

—o—

On lit dans le *Journal de Rome* du 1er février :

« Parmi les questions annoncées pour la séance du 4, il en est deux précisément qui ont pour objet de constater l'observance des décrets d'Urbain VIII sur le non cultu, relativement au vén. André Hubert Fournet, prêtre de Poitiers, fondateur de la Congrégation des filles de la Croix, vulgairement désignées sous le nom des sœurs de Saint-André, et vén. Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Notre-Dame de Montréal, au Canada. Les causes de ces deux serviteurs de Dieu sont introduites régulièrement en Cour de Rome, et l'un des préliminaires de la procédure en usage consiste à examiner si les Vénérables dont on propose la béatification n'ont pas été prématurément l'objet d'un culte public.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantes. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

Les Amers de Houblon qui sont annoncés dans tous les journaux ont un succès prodigieux et la vente surpasse celle de toutes les autres médecines. Il faut en convenir, les qualités de cette médecine sont incontestables ; l'expérience des propriétaires dans la préparation de ce remède le place au premier rang.—*Examiner & Chronicle.*

ALTÉRÉ PAR CARACTÈRE

Les époux Biroy sont devant le tribunal ; la femme à la barre des témoins, le mari sur le banc des prévenus.

Biroy, interrogé, donne ses noms, âge et profession ; puis, se tournant vers sa femme : Ah ! c'est propre, ce que tu as fait là !

La femme.—Je t'en ai prévenu qu'un jour ou l'autre tu serais sur le banc des malfaiteurs.

Biroy.—J'y viens pur comme deux et deux font quatre.

M. le président.—Voyons, femme Biroy, adressez-vous au tribunal.

La femme Biroy.—Je viens exprès pour ça.

M. le président.—Eh bien ! de quoi vous plaignez-vous ?

La femme Biroy.—Je me plains que c'est un homme que, si on ne me retire pas de ses mains, je finirai en quatre morceaux.

Biroy.—Tu m'arraches des sourires.

La femme Biroy.—Les témoins sont là pour dire que c'est un homme qui ne "désire" pas et qui me bat tous les jours de la semaine, quelquefois plus.

Biroy.—Les témoins, je les méprise comme un verre d'eau.

M. le président (*à la plaignante*).—Enfin, précisez des faits et ne restez pas dans les généralités.

Biroy.—Elle ne sait seulement pas où c'est.

M. le président.—Voulez-vous vous taire ? (*A la plaignante*.) Quand votre mari vous a-t-il porté des coups, et quels coups ?

La plaignante.—Quand ? Mais toujours ; un feignant qui bat le pavé du matin au soir.

Biroy.—Bon, c'est le pavé que je bats à présent.

La plaignante.—Oui, et moi le soir en rentrant.

M. le président.—Mais le jour de la scène, quels coups vous a-t-il portés ?

La plaignante.—Il m'a jeté son manger à la figure.

M. le président.—Vous a-t-il fait des blessures ?

La plaignante.—Non, c'était de la bouillie.

M. le président.—Il ne vous a pas jeté le plat avec ?

La plaignante.—Non, mais la bouillie m'a emberné la figure, floc ! que j'ai mes effets massacrés.

Biroy.—Et toi, le jour que tu t'as assise sur mon chapeau, est-ce que je t'ai traînée devant le tribunal ?

M. le président.—Enfin, reconnaissez-vous que vous maltraitez votre femme ?

Biroy.—Quand je suis en ribote, naturellement.

M. le président.—Comment, naturellement ?

La plaignante.—Il y est tous les jours.

Biroy.—Ecoutez, mon président, vous ne pouvez pas savoir... Les femmes, ça vous a comme ça des airs devant le monde ; mais cette femme-là, mon président, serait à un noble, à un notaire, à quelqu'un de la haute, qu'il y ficherait des volées... Je suis d'une bonne famille, moi ; j'ai même eu une position dans les chemins de fer.

M. le président.—Quelle position ?

La plaignante (*tendant le bras*).—Cette position-là... quand les trains passaient : il était cantonnier.

Biroy.—Oui, et elle me buvait mon argent, vu qu'elle ne se gêne pas, non plus, pour la chose du casque.

M. le président.—Vous lui donnez un bon exemple !

Biroy.—Moi, ça vient d'un caractère altéré de sa nature. On voit toujours quand un homme a bu ; mais on ne voit jamais quand il a soif.

La plaignante.—Il casse tout à la maison, il a démantibulé jusqu'au lit.

Biroy.—Oh ! pour le lit, ça vient de ce qu'il n'était pas solide et que j'ai le sommeil lourd.

Le tribunal condamne Biroy à quinze jours de prison.

Biroy.—Ah ! les femmes font de jolis chefs-d'œuvre...

La plaignante.—Oui, ta mère en a fait un beau, c'est vrai.

Sur le boulevard :

—Eh ! comment vas-tu ?

—Très bien cher ami.

—Et les affaires ?

—Assez satisfaisantes.

—Et ta femme ?

—Ah ! mon pauvre vieux, elle est à moitié morte !

—Que veux-tu ?... Il n'y a pas de bonheur complet !

Déménagement.—Enfin, le temps de notre déménagement est fixé au premier Mars.

Nous aurions voulu le faire plus tôt, mais les indispensables retards de la construction nous en ont empêché.

Nous voudrions bien, si c'est possible, nous débarrasser de toutes nos marchandises actuelles afin de n'avoir à entrer dans notre nouveau magasin que les marchandises toutes fraîches que notre acheteur, Louis A. Dupuis, est maintenant à choisir sur les marchés d'Europe.

Pour obtenir ce résultat, nous avons mis tout notre stock au prix coûtant, ce qui veut dire que nos marchandises vous sont offertes en ce moment au-dessous même du prix du gros. Si vous en avez besoin, c'est le temps de venir nous voir.

Dupuis Frères,

605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

VARIÉTÉS

Conseils d'un *pickpocket* : "Vois-tu, mon fils, quand tu feras une soustraction, il faudra toujours éviter d'en faire la preuve."

* *

—Docteur, examinez ma langue, disait une femme légère, et dites-moi ce qui me manque.

—Du repos, lui répondit le docteur.

* *

Un critique a dit que les femmes sont si remplies de leurs propres secrets, qu'il leur est impossible de garder les autres.

* *

Mme V... demande à une de ses amies des nouvelles de M. de M..., dont les bottines sont d'une grandeur plus que respectable.

—On m'a dit que vous lui aviez défendu de mettre les pieds chez vous ?

—Mais oui, ma chère, mon appartement est trop petit !

* *

Une histoire d'enfant bien nature.

Le petit Toto a cinq ans. On a voulu lui apprendre une fable pour la fête de papa. Et on n'a cessé de lui redire, pour stimuler son ardeur :

—Fais bien attention. Mets-toi bien la fable dans la tête.

Le jour venu, on amène Toto.

—Maintenant, récite ta fable.

Silence obstiné du bambin.

—Récite donc ta fable ! Papa t'écoute.

Lui, alors, prêt à pleurer :

—Mais si je la sors de ma tête, j'l'a saurai pus après.

Mariages

Le 20 février dernier, à l'église Ste-Brigide, par le Rév. P. Lomergan, Pierre Delfausse, typographe, et Mademoiselle Albina Mantha, fille de M. Célestin Mantha, tous deux de cette ville.

À l'église Sainte-Brigide, par le Rév. M. Dugas, M. Gustave Jetté, commis-marchand, à Delle Alphonsine Riendeau, tous deux de cette ville.

Décès

En cette ville, le 28 février, à l'âge de deux ans et quatre mois, Marie-Léa-Alice-Berthe, enfant de M. O. Trempe, de *L'Opinion Publique*.

Les funérailles auront lieu jeudi, le 2 courant, à 3 heures. Parents et amis sont priés d'y assister.

LES ÉCHECS

Montréal, 2 mars 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

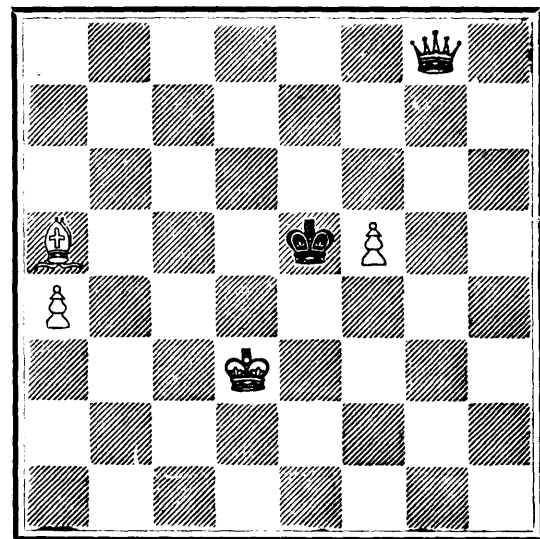
SOLUTIONS JUSTES :

No. 300.—MM. H. Lalandy, New-York ; N. P., Sorel ; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudeu, Québec ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; E. Legault, Ottawa ; L. O. P., Sherbrooke ; L. Dargis, P. Fabien, M. Lafrenais, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; F. Gingras, Trois-Rivières.

PROBLÈME No. 301

Composé par M. V. PEVRAS, à Aix (France).

NOIRS.—1 pièce.



BLANCS.—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 300.

Blancs.	Noirs.
1 F 6e FR	1 R 5e C
2 C 2e D	2 R 5e T
3 T 4e CR, mat.	
	Si :
2 T 4e CR	1 R 4e D
3 T 4e D	2 R 3e D

L'HUILE ST-JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciatique, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Poulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



CANAL WELLAND

Avis aux personnes qui s'entendent à poser les lumières électriques

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné, et portant la désignation: "Soumission pour lumières électriques," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mailles de l'Est et de l'Ouest, MARDI, le 21e jour de FÉVRIER prochain, pour éclairer les écluses, etc., sur la nouvelle partie du canal Welland, au moyen de l'électricité.

On pourra voir à ce bureau ainsi qu'au bureau de l'ingénieur local, Thorold, un plan indiquant la position relative des lumières projetées; on pourra aussi obtenir une copie imprimée des conditions générales et autres renseignements, soit en s'y adressant personnellement ou par lettre.

Les soumissions doivent être faites conformes aux conditions générales. Ce département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 31 janvier 1882.



SOUSSIONS

Chemin de fer du Pacifique Canadien

Pont sur la rivière Fraser, Col. Britan.

Des soumissions adressées au soussigné seront reçues jusqu'au dixième jour de février 1882, pour la fourniture et la construction d'un pont d'acier ou de fer sur la rivière Fraser, sous le contrat 61, Ch. de fer C. P.

On pourra voir le devis et les détails ainsi qu'un plan de l'emplacement au bureau de l'ingénieur en chef, Ottawa, dès et après le 10me jour de janvier courant.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées. Un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

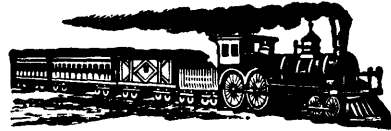
Pour le fidèle accomplissement du contrat, on exigera comme garantie un dépôt en argent de cinq pour cent de la somme totale du contrat; le chèque envoyé avec la soumission sera censé faire partie de ce dépôt.

Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 5 janvier 1882.

Advertisement for HOP BITTERS, (A Medicine, not a Drink), containing Hops, Buchu, Mandrake, and Dandelion. It claims to cure various ailments and offers a \$1000 reward for a cure.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Les trains partiront comme suit:

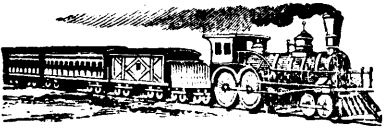
Table with columns for departure/arrival times and train types (MIXTE, MALLE, EXPRESS) for routes between Ottawa, Hochelaga, and Québec.

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa. Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit. Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec.

Bureau Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, MONTREAL. 202 RUE ST-JACQUES, MONTREAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA. L. A. SENEVAL, Préfident-Général.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Hiver—1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table showing departure and arrival times for the Intercolonial Railway between various stations like Pointe Lévis, Rivière-du-Loup, and Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.00 p. m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p. m., et St-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6 hrs. a. m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p. m., restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal. D. POTTINGER, Surlintendant-en-Chef, Moncton, N. B., 15 nov. 1881.—52 f.

BULLETTIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

FÉVRIER 1882

Large table listing postal routes, departure times, and delivery schedules for various regions including Ontario, Québec, and the Maritimes.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. L'ivre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

PATINS! PATINS!!

Les Patins Empress sont les plus améliorés et à très bon marché, considérant la qualité-Corniches et Rouleaux de Rideaux, nouveaux en articles argentés, Couteaux à manche ivoire et arg. nt; fourchettes et cuillères plaquées, etc., chez

L. J. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME.

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. Se vendent dans toutes les Pharmacies. Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Ollivier-de-Serres, Paris. A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epicier respectables.